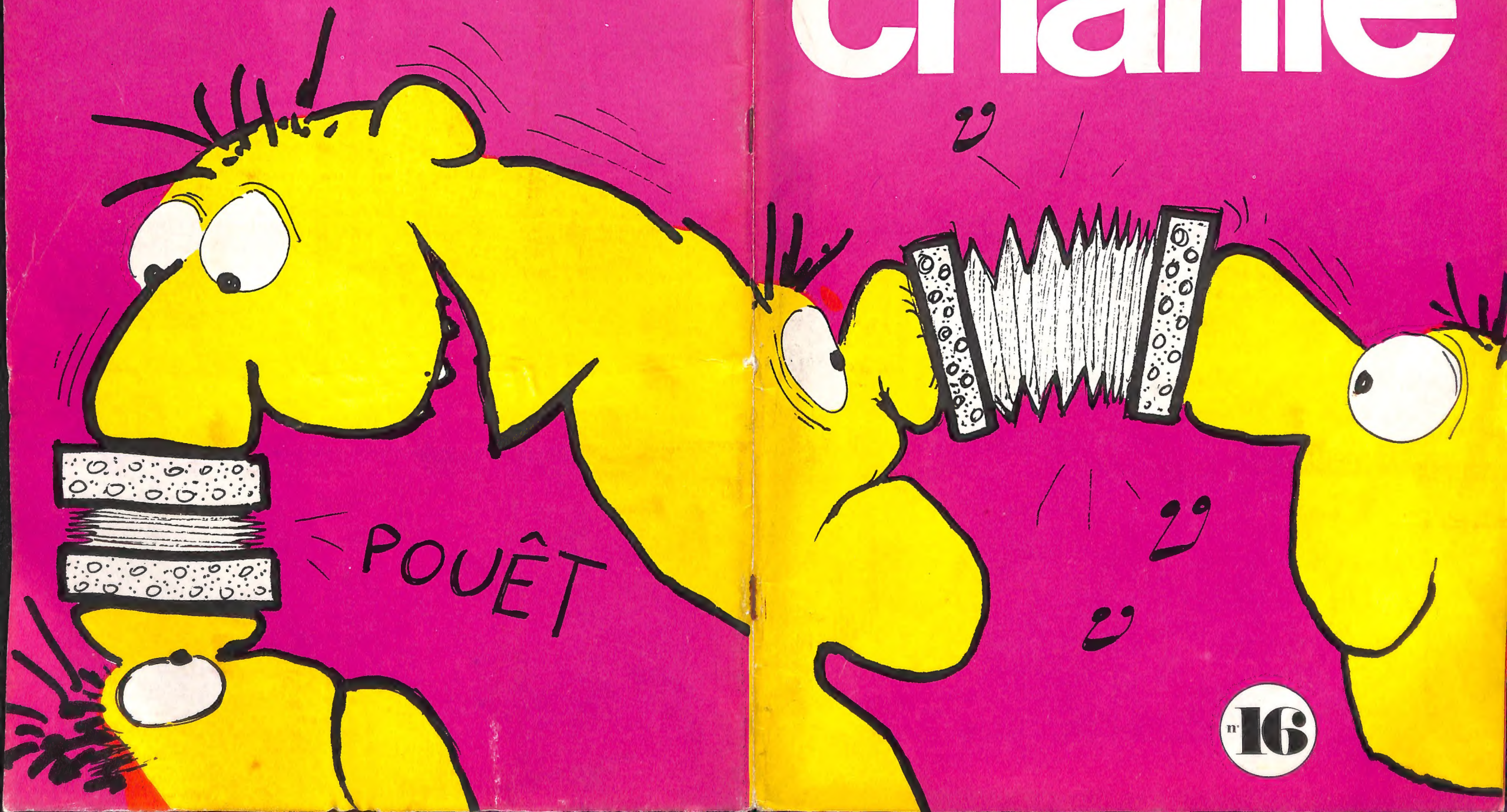


journal plein

d'humour et de bandes dessinées - mai 70

mensuel - 3,50 francs

charlie



Si vous avez beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup d'argent
à foutre en l'air, achetez tous
les mois

**HARA
KIRI**

journal bête
et méchant

et achetez tous les lundis

L'HEBDO *hara-kiri*

sinon, volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les

charlie

Journal plein d'humour et de bandes dessinées
mensuel - 1^{er} mai 1970

n. 16

sommaire

- 1 Pichard et Wolinski : Paulette
- 8 Jack Wohl : alphabète
- 10 Chez les esthètes
- 11 Chaval : souvenirs en vrac
- 15 Al Capp : Li'l Abner (idylle indienne)
- 26 Wolinski : le bistrot d'Emile
- 27 Cavanna : l'Homme
- 32 Les lectures de Charlie : comptines
- 33 Willem : la fin du monsieur Zak
- 42 Franz Toussaint : les deux esclaves et le vizir (ill. Brodovitch)
- 45 Schulz : peanuts
- 56 Roger Price : doodles
- 58 Norge : berlic-berloc
- 59 Reiser
- 64 Le courrier de Charlie
- 65 Gébé : dans un fauteuil



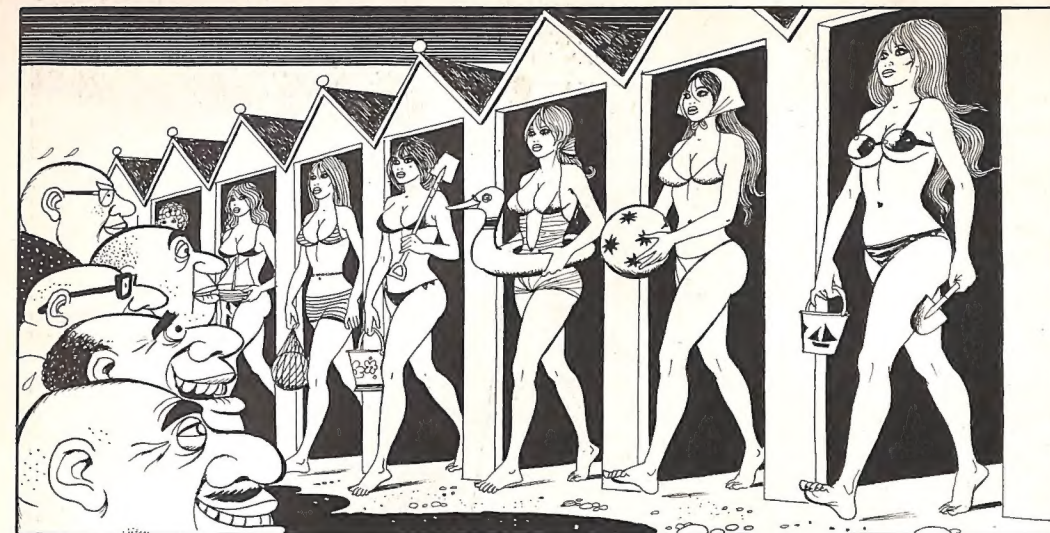
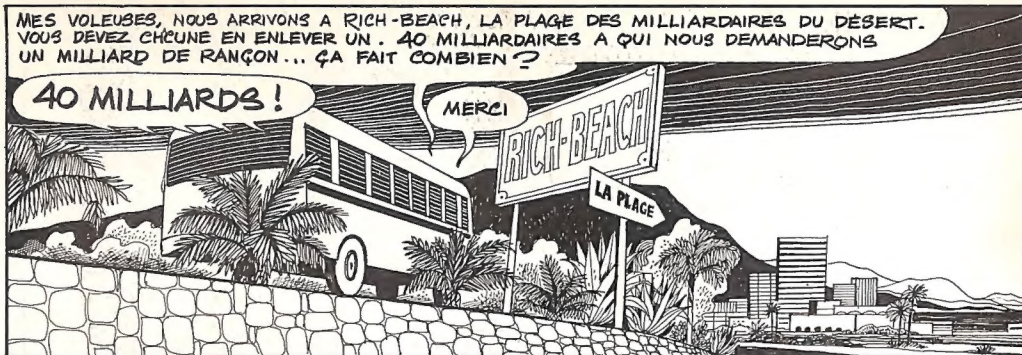
Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en chef : Delfeil de Ton
Ange tutélaire : Cavanna
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F
Siège social : 35, rue Monthonlon, Paris (9^e)
Téléphone : 878-66-90
Dépôt légal : 2^e trimestre 1970
Imprimerie : Henon, 11, rue Stendhal, Paris
Distribution : NMPP
Abonnement (12 numéros) : 36 F par an
Etranger : 41 F
Le numéro : 3,50 F
Imprimé en France

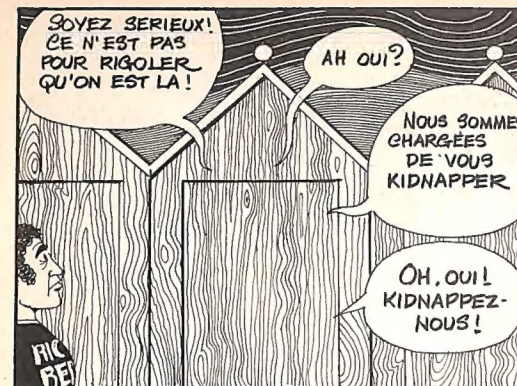
PAULETTE

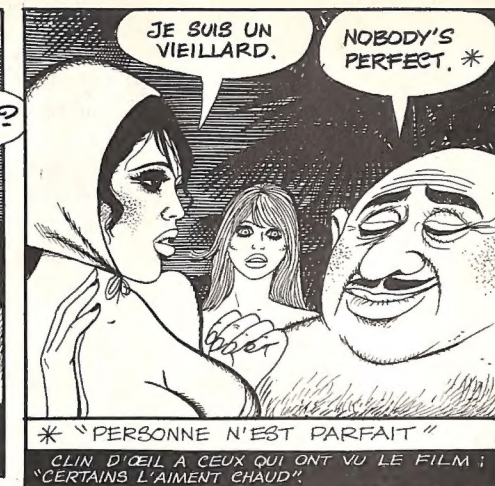
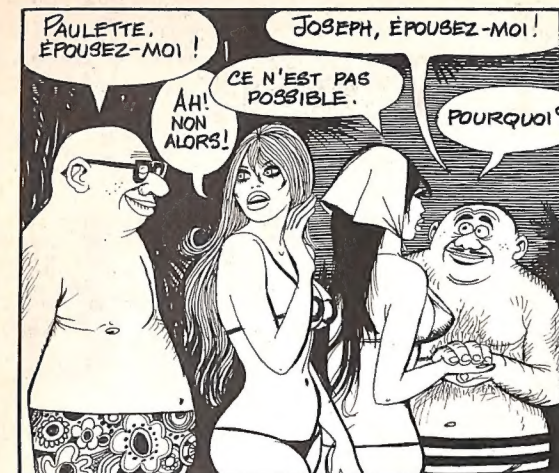
Histoire :
WOLINSKI
Récit :
G. PICHARD

RESUME. — Paulette, riche héritière, et Joseph, vieillard de 70 ans transformé en jeune fille après des aventures invraisemblables, sont obligées de faire partie des 40 voleuses du sinistre Ali Baba qui roule à tombeau ouvert dans le désert à bord d'un car de ramassage scolaire.









ELLE SE FIGURE QUE JE N'AI PAS VU
QUE C'ÉTAIT UNE PERRUQUE !

Z *zepp
zepp
zepp*

DEUX COMME
NOUS ET ÇA
FERA DU MAL !

BO

SI ON N'ÉTAIT PAS LÀ POUR METTRE UN
TERME À LEURS DISCUSSIONS, ILS N'EN
FINIRAIENT JAMAIS.

!“”?;():

EH! VICTOR,
TU N'AS PAS
L'INTENTION
D'EMBARQUER
LES DEUX ?

MV

IL PARAÎT
QUE MAMAN
EST MINUSCULE!

a AA

alphabet

S'IL TE PLAÎT,
THOMAS, VA TE
CHANGER AVANT
QUE TON
PÈRE NE
RENTRE,

TU

ÉGOÏSTE!
RAPIN!
T'ES BON
QU'A
RAMASSER!

- +

jack wohl

NE ME
REMERCEZ
PAS,

1 & 3

EN TANT QUE
PSYCHOLOGUE
PROFESSIONNEL...

1 & 3

J'AI TOUT DE SUITE
VU QUE VOUS ÉTIEZ
FAITS L'UN POUR
L'AUTRE.

& B

ELLE NE FAIT PAS
SEMBLANT DE
MARCHER AVEC
LES PIEDS EN
DEDANS, CELLE-
LA!

M MM

IMPÉRIALISTE!

VI VII

SI CELLE-
LA NE VEUT
PAS, JE N'AI
PLUS QU'A
ME
FLINGUER

AZ

© 1966 United Feature Syndicate, Inc. 10-13

CHEZ LES ESTHÈTES



La plupart des "bons livres d'enfants" sont écrits pour des imbéciles. Cet par des imbéciles. Les auteurs ne prennent pas les enfants au sérieux, mais s'accrochent et racontent d'un monde qui n'a rien à faire avec la réalité, et les vrais problèmes des enfants.

Enfin on fait quelque chose contre les livres d'enfants, irréalistes.

Chez Willi Weismann Verlag, München, Allemagne paraîtront des livres d'enfants politiques. Entre autres: une anthologie agressive de Bertolt Brecht, un "Livre d'enfants pour des révolutionnaires futurs" et "De quelqu'un qui s'en allait et appris d'avoir peur" du journaliste Günther Wallraff.

Quelques autres thèmes: l'armée, Vietnam, la sexualité, Pécole, le monde du travail etc.



En 1976 la plupart des électeurs américains seront plus jeune que 35 ans.

Il n'est pas invraisemblable que les soft drugs seront légales alors.

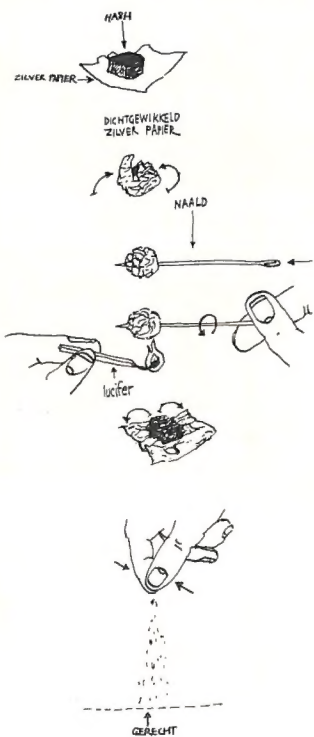
Pour les fabricants de cigarettes c'est très important d'être le premier qui a des cigarettes à "marihuana". Selon le journal américain "Business Week" sont les industriels déjà préparés. Ils ont des noms de marque comme "Acapulco Gold" et "Tijuana Gold" et ils ont acheté de la terre à Mexico et à Louisiana, ou le chanvre est le mieux.

Deux manuels de cuisines extra-ordinaires:

Melzer-Verlag, Darmstadt, Allemagne, publiait: "Haschisch-Kochbuch", écrit par l'autrichien allemand Hans-Georg Behr. 80 pages plein d'illustrations et de recettes dont quelques-unes directement des "Moyen-Ages".

L'éditeur Van Gennep, Amsterdam, publiait un manuel de cuisine avec 69 recettes erotiques, haschisch et indiens.

Aussi illustré, comme ça:



Paru chez Ballantine's, 101 Fifth Avenue, New York le bouquin: "The Wisdom of Spiro T. Agnew" (\$1). Plein des mots du vice-président, comme: "Ta gueule! Alors tu peux apprendre quelque chose!"



Et: "On m'a accusé souvent de mettre ma pied dans la bouche". C'est donc une autre variation sur le petit livre rouge de Mao, comme il y en a déjà dizaines, dans tout les pays du monde, l'un encore mauvais que l'autre. En Allemagne il y a maintenant aussi un de Oswald Koller.

Peeleert n'est pas le seul belge qui a publié dans Hara-Kiri. Il y a quelques ans depuis Picha publiait dedans. Maintenant il dessine pour "Spécial" (l'Express des belges), et quand vous lisez ce Charlie-ci, il est en Amérique. L'éditeur Brem faisait un bouquin de Picha (son deuxième). Il y a quatorze dessins amusants dedans (et beaucoup d'autres) ce qui est extraordinairement bien pour un livre de dessins. (Picha's Witboek)



"Plus vite, chéri!"

chaval souvenirs en vrac

Vous avez peut-être déjà lu ce texte. Vous serez content de le relire. Si vous ne l'êtes pas, ça m'est bien égal, je ne le publie que pour mon plaisir. Chaval ne cesse de grandir. Ses dessins étonnent encore. Dieu sait pourtant si le dessin d'humour est un genre périssable. « Les oiseaux sont des cons » est un chef-d'œuvre du cinéma parlant. Comme écrivain, ce sera la honte de tous nos critiques littéraires de ne l'avoir même pas remarqué. De même qu'ils ont réduit Vian au désespoir. Que Chaval, qui excellait en tout, se soit suicidé, cela condamne la France des années 60 plus sûrement que tous les discours politiques. On voyait de moins en moins de ses dessins. Aucun producteur de films, jamais, ne lui a donné carte blanche pour faire tous les longs métrages qu'il voulait. Quant aux livres qu'il n'a pas écrits, il n'est que de lire sa préface à « Petit bilan », numéro 41 de la revue « Bizarre », chez Jean-Jacques Pauvert: « Un moment nous fûmes découragés et pensâmes à l'édition à compte d'auteur. » Ah! les cons.

D.D.T.

La première fois que je vis Bordeaux coïncidait avec ma première sortie, le 10 février 1915, ce qui me fait maintenant 50 ans sonnés. Je gardai les yeux fermés pendant quelques jours comme la plupart des types. Je naquis moche mais pas plus que la majorité de ceux de ma génération. Il faut dire que bien que dans une ville de l'arrière, nous étions au début d'une guerre que je pressentais longue, difficile et meurtrière. Heureusement ma mère avait du lait et elle m'en refilait en douce. Mon père, fantassin comme beaucoup, me passait les yeux à la graisse d'arme et me faisait sentir l'odeur de la poudre pour m'aguerrir et cela ne fut pas inutile car je demeure aguerrri,

c'est-à-dire non partisan de la guerre qui détruit plus qu'elle ne distrait.

Je me souviens parfaitement de l'arrivée des alliés kakis qui riaient franchement des quiproquos naissant de la différence des langues. Plus tard les Allemands riaient aussi pour les mêmes raisons mais ils étaient verts, la couleur du désespoir pour les partisans de la Royal Air Force qui, je dois l'avouer, visaient avec la précision attentive de bons voisins. Tandis que pour les U.S. tout l'Europe était cible.

Je me souviens de Foch, de Gallieni et surtout de Gouraud sur qui même un môme ne pouvait

se gourrer, tous les autres généraux étant plus ou moins ambidextres. J'ai un souvenir plus confus du général Pétain qui ne m'a jamais inspiré entière confiance. Il donnait sans doute trop de sa personne à des affaires à qui elle ne pouvait suffire.

La première nouvelle vague vint me lécher les pieds alors que je regardais dans le viseur d'une caméra Bell et Howell 35 mm (modèle pour adulte), étant encore enfant et visant la tête de M. René Clair. Ce merveilleux et lourd jouet m'avait été offert par un parent déjà milliardaire à une époque où le simple millionnaire était encore rare. Cet homme imposant à la barbe carrée m'apprit le peu de plaisir que

l'on peut retirer des choses acquises par l'argent. Je ne lui serai jamais assez reconnaissant de m'avoir vacciné très tôt contre les envies de luxe et ses malheureuses vanités.

J'ai été l'ami de trois biquets (des petits de chèvre) ; moi seul pouvais les approcher et cela me rendait plus fier qu'un autographe du général Gouraud à qui je reviendrai peut-être encore au cours de ce récit.

Mon grand-père maternel était ami avec le propriétaire d'un cinéma muet auquel on accédait par un sentier champêtre. Lui-même (mon grand-père) possédait un gros projecteur Pathé et quelques bobines de films en celluloid capables de foutre le feu au quartier. C'est de lui que je tiens le plaisir subtil que je prends à écouter le doux crépitement de la pellicule entraînée par une croix de Malte. Il fut aussi un améliorateur passionné du phonographe, dont il avait construit un prototype d'après les données d'Edison, et un total indifférent à la téléphonie sans fil qui fonctionnait quelque temps avant sa mort. Quand il est mort, pour m'anesthésier, on m'offrit un projecteur Pathé-Baby et ce produit agit comme on l'avait prévu. Plus tard, quand j'étais trop emmerdant, mon père me supprimait temporairement cet appareil et je me souviens que ma punition était aggravée de savoir mon appareil couché dans une armoire alors que sa position naturelle et noble était la station verticale.

Il y avait longtemps déjà que je savais lire et je ne parviens pas à me rappeler comment je passai du stade d'illettré à celui

de lecteur.

De temps en temps, je me dessinais des figures le plus effrayantes possible, des monstres, que je cachais ensuite entre les pages d'un livre pour entretenir ma peur par la surprise.

Bien plus tard et même je dois dire assez récemment, ayant fait l'acquisition d'un projecteur cinématographique qui me servait autant d'objet d'art, de sculpture, que par sa fonction, je fus assez vite amené à le dissimuler dans une cabine pour qu'il conserve son pouvoir d'objet magique, une sorte de strip-tease à l'envers comme dirait un écrivain.

J'ai aimé les automobiles mais par-dessus tout, la Ford V8-48 des années 36-37 et depuis aucune ne me semble aussi jolie. Bien sûr j'aime aussi la spirituelle et aérienne Ford modèle T, première voiture de mon Papa, mais cela reste de l'archaïsme, tandis que la V8-48 avec son tra-tra-tra silencieux dû à ses huit cylindres en V fonctionnant lentement, ça c'était de la belle musique.

J'ai adoré le piano, au point qu'en étant privé pendant une période, j'avais eu l'envie de découper une table en forme de piano.

Etant vraiment très jeune, un oncle m'avait donné la photo cartonnée d'une locomotive et 7 ou 8 ressorts de sommier pour la reconstituer. Il avait ri de mon innocence.

A l'âge ingrat ma pomme d'Adam gênait une tante qui avait sérieusement demandé à un chirurgien si l'on ne pouvait

m'enlever « ça ». C'était l'époque où j'aimais que les jeunes filles que je trouvais jolies me voient passer dans l'Hispano de cette même tante dont la richesse égalait l'ignorance.

Mon grand-père, lui, était pauvre et honnête, la preuve est que son dernier métier fut celui d'encaisseur. Ce métier de subalterne de confiance le laissait très indépendant et ayant eu une discussion avec un épicier — il encaissait pour une importante sucrerie — l'épicier lui dit : « Vous pouvez dire à votre patron que je l'emmerde. » Mon grand-père prit la responsabilité de répondre à l'épicier : « Mes patrons en ont autant à votre service mais, je vous préviens, ils sont trois. » Il avait été photographe, d'abord professionnel puis ensuite amateur. Il s'était remarié avec une femme que j'ai toujours trouvée très laide, même sur ses photos de jeunesse. Elle était terrible et je ne crois pas avoir rencontré d'être humain devenant si rapidement insupportable. Elle était agitée et déplaçait constamment les meubles ; mon grand-père avait du mal à se repérer à chaque réveil. Elle est morte dans l'agitation. On parle souvent de la sérénité des vieillards. Vas-y voir !

Je fis de la gravure sur cuivre sans me sentir graveur. Quand je cessai définitivement de graver, quelques amateurs étrangers m'achetèrent des épreuves.

En classe je ne faisais pas la caricature de mes professeurs comme la plupart des dessinateurs connus. J'étais peu doué pour l'espièglerie mais par contre je pouvais devenir faci-

lement très emmerdant. Cette caractéristique m'est d'ailleurs restée et étonne ceux qui, me connaissant mal, me croient aimable parce que je suis le plus souvent poli.

Je crois qu'il faut accepter et parfois même cultiver une sorte de confusion de laquelle peut naître son ordre personnel. Je crois aussi qu'il faut se résigner à ne se faire comprendre que d'un petit nombre d'individus. Mais il faut aussi gagner assez d'argent pour manger, boire et changer ses pneus avant qu'ils ne soient usés. Alors on est obligé d'accepter parfois des travaux que l'on exécute dans l'ennui, et qui sont naturellement mauvais, mais la plupart du temps vous êtes le seul à savoir qu'ils sont mauvais et les autres ne font pas de différence entre ces saloperies et ce que vous pouvez faire de meilleur. C'est en même temps triste et confortable.

J'ai admiré plusieurs hommes qui tous travaillaient dans la création et j'ai un mépris naturel et héréditaire pour tout ce qui ressemble, de loin ou de près, à un homme d'Etat ou un militaire. Je sais qu'il en faut comme je sais qu'il faut des gens pour ramasser la merde, mais je préfère m'en tenir à l'écart.

Comme mes besoins d'argent sont assez limités, cela me donne une assez grande indépendance et une véritable petite force, ce qui fait que personne ne me fait peur. Je dois dire cependant que j'ai eu peur des Allemands pendant la dernière guerre parce que l'on sentait qu'ils ne couillonnaient pas et tout chez eux, des vêtements

aux ustensiles, était bien fait pour entretenir la trouille. Toutefois une légère compensation à ma situation de vaincu me fut donnée par une scène se déroulant dans une caserne d'artillerie, le 404 de Tours, où je suis resté deux mois au début de la guerre. Repassant à Tours sous l'Occupation, je vis dans la cour de cette caserne, marchant au pas, le fusil sur l'épaule, de jeunes Allemands vainqueurs et je dois dire que j'eus un bref mais vif plaisir à les voir faire le con à ma place. Mais après leur départ aucun Français ne pouvait plus m'impressionner et pourtant je sais qu'ils se sont souvent montrés aussi salauds que les Allemands mais leur médiocrité à quelque chose de rassurant.

Le fils de mon grand-père le photographe succéda à son père dans mon cœur et mon admiration. Il était artiste-peintre et avait commencé sa carrière comme décorateur de théâtre. Il avait une réputation grande et justifiée de traceur et de perspective. Il adorait la perspective dont il m'a laissé le goût, ce qui me sert et me gêne à la fois. Il eût sans doute continué longtemps à exercer ce métier si notre cousine riche, dans une envie de petit mécénat, ne lui avait proposé d'abandonner le décor de théâtre pour la peinture de chevalet. Cet homme au beau visage un peu simiesque avait deux grandes qualités : personne ne modifiait son comportement et il avait le sens de l'humour le plus pur. Alors que j'étais enfant, il me familiarisa avec Mark Twain, Jerome K. Jerome, Stephen Leacock et Anatole France qu'il avait ren-

contré une fois et qui était devenu son dieu littéraire.

Son dieu plastique était Ingres mais il admirait des divinités secondaires. Quelques illustrateurs anglais complètement oubliés aujourd'hui. Un autre de ses dieux était Alphonse Mucha, peintre tchèque, amant de Sarah Bernhardt et créateur du style 1900. Alors qu'il était déjà un peu vieux, Mucha (ou Moucha, je n'ai jamais su exactement comment on devait prononcer son nom) vint le voir dans son atelier et mon oncle en fut ébloui comme une Bernadette devant la Vierge.

L'ensemble de ses admirations rendait la peinture de mon oncle bizarre car ces envies contradictoires ne pouvaient raisonnablement se marier dans un tableau. Cela donnait une peinture froide au dessin impeccable, à l'harmonie neutre et dans laquelle apparaissait une sorte de baroque que certains critiques ignorants (il y en a) prenaient pour du surréalisme.

Vers la fin de sa vie ses goûts sexuels le portaient vers les petites filles qu'il salissait un peu. Un jour je lui demandai à quel âge les petites filles lui devenaient intéressantes. Il me répondit : « On ne peut pas dire, il faut qu'elles comprennent qu'elles font le mal. » Il était ce que l'esprit bourgeois appelle un vieux salaud mais une sorte d'honnêteté ne lui faisait rechercher que des fillettes en voie de dépravation.

Il était sale de sa personne et salissait rapidement tout ce qu'il touchait, à l'exception de sa peinture qui, elle, fut toujours

L'LABNER

froide et trop propre. Il aimait le charme de l'esquisse mais son démon de la finition ne lui permettait pas de conserver ce charme. Toutefois j'ai gardé de lui quelques dessins sur nature très libres et d'une grande beauté.

Il avait pris assez tôt l'aspect d'un clochard bourgeois et il était agacé par les commerçants sans flair qui le traitaient en vagabond, allant jusqu'à le tutoyer. Il disait d'eux : « Ils ne me situent pas. » Mais il ne faisait rien pour les détromper. Il aimait la discussion et devenait très vite agressif et très emmerdant. Je l'aimais beaucoup et je fus, il me semble, un des rares individus qu'il aima. Je dois dire que nous nous comprenions parfaitement. Son goût raisonnable pour les petites filles lui avait fait tracer, à l'huile, un jeu de marelle devant la porte de son atelier de plain-pied sur la cour. C'était une sorte de toile d'araignée, mais mon oncle n'avait rien d'une araignée. Il aimait surtout regarder les mollets des petites filles.

L'endroit où son génie s'exerçait avec le plus de verve était le château de notre cousine riche. On lui passait tout parce qu'il était « un artiste ». Il en profitait avec modération.

Un jour, me montrant une photographie pornographique qu'il avait faite d'un de ses modèles que je connaissais et d'une autre fille aux seins lourds que je ne connaissais pas, je lui demandai qui était l'inconnue ; il me dit : « C'est une commerçante. »

Il est resté mourant quelques jours dans son atelier qu'il ne

voulait pas quitter, habillé de son costume de clochard et le chapeau sur la tête, dont le bord était roulé par derrière par le coussin de son divan. Il voulait n'emmerder personne et que personne ne l'emmerde.

Pourtant les conventions, les voisines et le plus qu'incertain espoir de le garder en vie, me le firent conduire à l'hôpital Laënnec où il mourut trois jours plus tard. La dernière image vivante que j'ai conservée de lui fut dure à supporter. Il était inconscient, du moins je l'espère, des tuyaux de plastique entraient dans ses narines et il se débattait avec les gestes vagues et lents des homards encore vivants.

Je dus ensuite m'occuper de vider son atelier. Heureusement je fus plus qu'aidé dans ce travail affreux par une de ses voisines à qui je garde une grande reconnaissance.

J'ai oublié de dire qu'il fabriquait des jouets animés très ingénieux dont il aurait pu tirer pas mal d'argent, mais il se foutait de l'argent, préférant rouspéter contre la cherté croissante de la vie. Un peu avant la fin de sa vie, il s'était construit une Brigitte Bardot nue, presque grandeur nature, dont la tête et les yeux étaient animés par un vieux moteur d'électrophone. A ma question inutile : « Pourquoi as-tu fait cette Brigitte Bardot ? » il me répondit : « C'est pour l'été. »

En juillet 1939, mon oncle était venu passer quelques jours de vacances chez mes parents. Mon père, qui lui aussi avait le sens de l'humour, l'aimait bien

et supportait ce beau-frère exigeant ; un jour il m'avait dit : « Ta mère est bizarre, elle sait que j'aime la langouste et elle n'en fait presque jamais. »

Nous avions l'habitude de tirer au pistolet dans le jardin dont le gravier était parsemé d'un grand nombre de petites douilles. L'une des occupations de mon oncle était de rechercher ces douilles, comme on cherche des escargots. Quand il en avait trouvé une vingtaine, il les lavait sous un robinet et les mettait à sécher sur le rebord d'une fenêtre. Il y avait bien deux ou trois mois qu'il était chez mes parents qui lui avaient conseillé de ne pas rentrer à Paris au moment où l'on croyait que les Allemands allaient bombarder la ville. Mais un jour où il avait été plus exaspéré que d'habitude envers mon père à qui il ne passait rien, ce dernier, pris d'une rage froide, renvoya dinguer dans le gravier les quelques centaines de douilles posées sur la fenêtre, toute la collection dispersée. Mon oncle ne dit rien mais regagna Paris le lendemain. Quand plus tard les Allemands entrèrent dans Paris, mon oncle faisait partie des quelques dizaines de Parisiens demeurés à Montparnasse. Il se plaignait un peu des Allemands qu'il avait bien connus à Verdun car il avait fait tout 14-18 et en parlait d'une façon subtile et vraie. Des Allemands de 40, il disait : « Ils clouent. »

Il y avait chez lui du Léautaud en moins coquet. Enfin, il approchait d'assez près d'une certaine perfection.

chaval

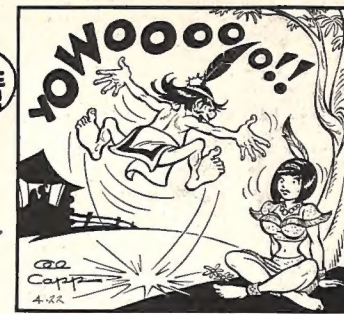
© J.-J. Pauvert.

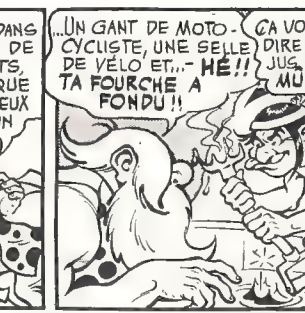
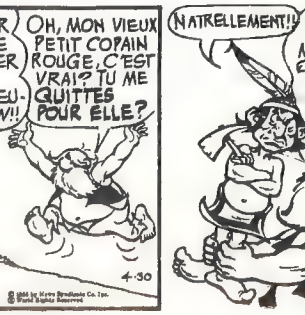
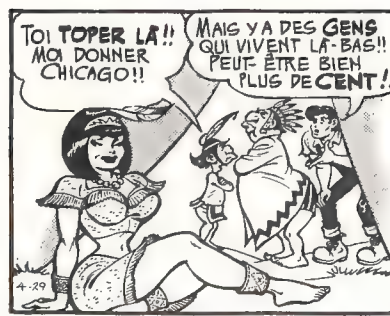
idylle indienne

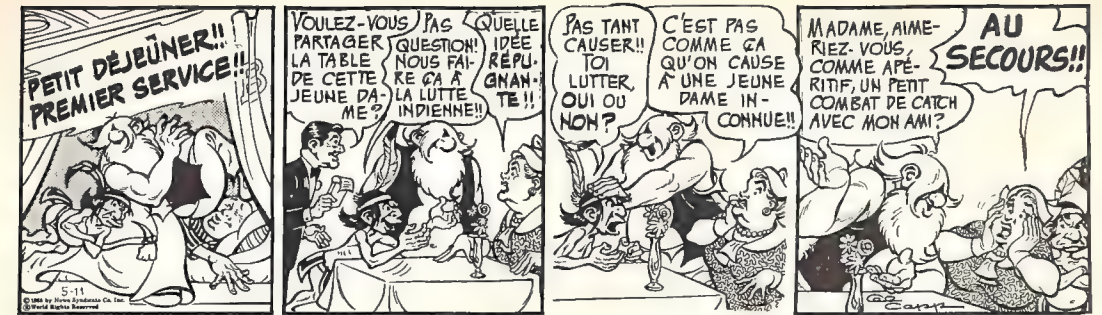
Dans cet épisode apparaissent pour la première fois deux éminents habitants de Dogpatch : l'énorme Joe Sans-Cheveux et son inséparable ami le petit Peau-Rouge Chat-de-Gouttière-Solitaire. Ils vivent un peu à l'écart du village, dans une caverne pas très bien tenue, se nourrissent d'ours plus ou moins consentants et présentent la particularité enviée d'être les seuls célibataires d'âge mûr de tout Dogpatch.

Ils ont un secret. Ce secret est une recette : celle du merveilleux Jus de Joie des Kickapoos. Le Jus de Joie des Kickapoos donne à qui ose le boire une force prodigieuse et une allégresse à toute épreuve, et Al Capp, généreusement, n'hésite pas à nous donner la composition de ce bienfaisant sirop : quelques enclumes, beaucoup de selles de vélo, une paire de lunettes de moto, des bottes d'égoutier, de la poudre de chasse n° 8, un sac de fers à cheval, un disque des Beatles, la Déclaration des Droits, une ou deux pierres tombales et « quelque chose de poissons qui coulait d'un camion ». La liste varie d'ailleurs souvent. Bien touiller avec une fourche. Quand la fourche fond, c'est « mûr ». A la bonne vôtre !

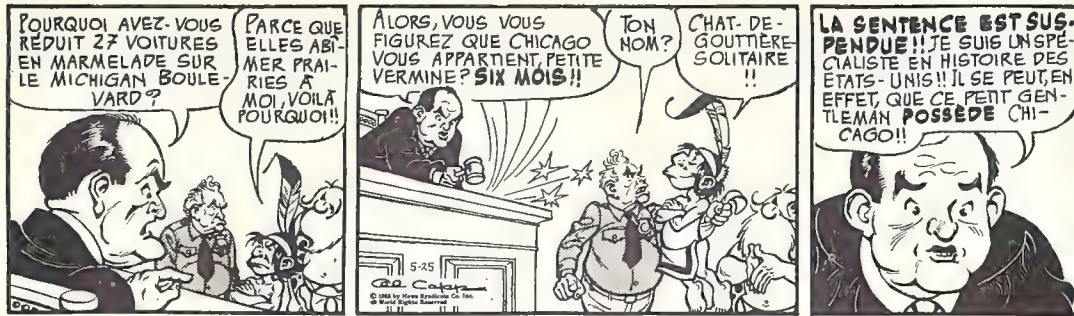












FIN
de l'épisode

LE BISTROT D'EMILE

WOLINSKI



REPUBLIQUE FRANÇAISE

REGNE ANIMAL

EMBRANCHEMENT DES VERTÉBRÉS

CLASSE DES MAMMIFERES

ORDRE DES PRIMATES

ESPÈCE:

L'HOMME

1. Généralités

L'homme est un mammifère vertical, omnivore, vivipare, et creux.

D'autres mammifères sont vivipares, omnivores et même verticaux. Seul, l'Homme est creux.

C'est parce qu'il est creux que l'Homme est supérieur à tous les autres êtres vivants. Les travaux du Père Teilhard de Chardin ont irréfutablement démontré que seule une forme creuse de vie était susceptible d'accéder à la conscience et au progrès. Les animaux, étant

pleins, n'ont pas d'âme, faute de place. C'est bien fait.

TRAVAUX PRATIQUES. — Preuves expérimentales du creux de l'Homme. L'élève se procurera un homme en bon état.

EXPÉRIENCE N° 1. — Percer un trou à l'endroit du nombril. Y adapter un sifflet. Le vide intérieur, en s'échappant, produit un son mélodieux.

EXPÉRIENCE N° 2. — Adapter au même trou un de ces accessoires de cotillon dits « mirlitons à trompe ». Le mirliton se déroule aussitôt.

L' HOMME

EXPÉRIENCE N° 3. — Plonger un homme dans l'eau : il fait des bulles. Il est donc bien creux.

EXPÉRIENCE N° 4. — Retourner un homme comme une chaussette. Bien examiner l'ex-intérieur, devenu l'extérieur. Que remarquez-vous ? Il est exactement semblable, mais il est devenu gaucher. Application pratique : lorsque notre extérieur commence à s'user, nous nous faisons retourner. Un Homme retourné est un Homme neuf. Tous les gauchers sont des vieillards retournés. S'ils sont coquets, ils se font couper les bras pour que ça ne se voie pas. Jeunes filles, méfiez-vous des jeunes gens manchots : ce sont de vieux cochons retournés.

EXPÉRIENCE N° 5. — Vider parfaitement un Homme. Marche à suivre : payez-lui un verre. Pendant qu'il raconte sa vie, commencez par vider discrètement une manche et, par le même chemin, attirez peu à peu tout le reste. Quand son costume est vide, mettez son chapeau par-dessus et prenez congé. Si le travail est bien fait, il ne s'aperçoit de rien. Il continue à aller, venir, voter, etc.

Expérience inverse : coulez du plâtre dans un homme. Laissez prendre. Ouvrez-le en deux. Vous avez un beau moulage sur lequel vous pourrez en couler d'autres. Ça

2. Historique

Ce n'est qu'à une époque relativement récente que la notion du creux de l'Homme a définitivement triomphé. A vrai dire, des penseurs de génie avaient, depuis la plus haute antiquité, pressenti la vérité. Mais de puissantes coalitions d'intérêts privés s'acharnaient à maintenir l'humanité sous le boisseau.

Le premier de tous, **Archimède** (287-212 av. J.-C.), pour avoir lâché un pet dans son bain, avait, en un éclair, conçu la grandiose théorie de l'Homme creux. Combien d'individus avant lui, devant des bulles de même provenance, s'étaient-ils contentés de changer l'eau ? C'est le propre du génie de saisir dans le plus infime détail la perche tendue qui mène aux régions supérieures de la Connaissance.

Mais à peine Archimède avait-il eu le temps de crier « Eurêka ! » qu'un soldat romain aposté là par la caste obscurantiste lui enfonçait la savonnette dans la bouche et lui plongeait la tête dans l'eau tiède jusqu'à ce qu'il ne sache plus parler grec. Le Grand Secret était enfoui pour des siècles.

vous fera des voix pour vous faire élire député.

L'intérieur de l'Homme en bonne santé est un vide parfait, à l'exception de deux petites billes que l'on nomme les **yeux**. Lorsque l'Homme est éveillé, les billes sont calées dans des trous appelées **orbites**. Quand l'Homme se couche, les billes tombent au fond. L'Homme ne voit plus clair. On dit alors qu'il dort.

EXERCICE D'OBSERVATION : Notez la façon dont vous vous réveillez : vous descendez du lit la tête en avant. Vous n'y voyez pas encore, car vos yeux ne sont pas en place. Ils roulent dans votre creux abdominal, cherchant leurs trous. Au moment où votre tête entre en contact avec le plancher, vos yeux tombent dans leurs orbites. Vous voyez clair.

Certains anormaux se lèvent les pieds en avant. Leurs yeux tombent alors au plus bas, dans leurs gros orteils. Ils n'y voient pas. On les appelle **aveugles**. Lorsque vous rencontrez un aveugle, marchez-lui sur les pieds, vous lui rendrez service : les billes remonteront.

C'est la contemplation d'un avaleur de sabres sur la place de Grève qui mit le grand **Abélard** (1079-1142) sur la voie de la vérité. Il publia le résultat de ses travaux et enseigna en chaire la doctrine de l'Homme creux. Le clerge, comme un seul goupillon, se dressa contre l'audacieux. On lui fit subir le honteux supplice que l'Histoire devait immortaliser. L'Inquisition fut créée pour traquer les avaleurs de sabres. La doctrine « La nature a horreur du vide » fut proclamée dogme inconditionnel.

La Science moderne rend un juste hommage à Abélard, martyr du progrès. Ses pensées, pieusement recueillies, pendent sous la Coupole de l'Académie des Sciences, au-dessus du buste de la République.

Devant ce déploiement de cruautés, **Joseph Montgolfier** (1740-1810), attendit prudemment le siècle des philosophes pour démontrer avec éclat que l'Homme est creux. Il alluma du feu sous son jeune frère, lequel bondit en l'air. Mais comme

le feu se trouvait dans un petit panier accroché aux pans de la chemise de l'enfant, ce dernier,

bondissant de plus en plus haut, disparut bientôt derrière un nuage.

3. Propriétés physiques

A l'intérieur du corps humain, la pesanteur n'existe pas.

TRAVAUX PRATIQUES. — Lâchez une bille de plomb dans la bouche grande ouverte d'un homme quelconque, de préférence endormi. Ecoutez bien. Vous ne l'entendez pas toucher le fond. Donc, elle n'est pas retombée. Elle est restée suspendue dans l'espace, au centre géométrique du creux.

Application : utilisation de l'intérieur de l'Homme pour transporter les paquets. Pendant des millénaires, on a écrasé les esclaves sous des fardeaux qui excédaient rarement une centaine de kilos. Aujourd'hui, on ouvre un porteur de gare et l'on entasse à l'intérieur autant de tonnes de colis que l'on veut. Leur poids devenant nul, le porteur ne peine pas. Vous n'avez donc pas à lui donner de pourboire.

L'état de non-pesanteur peut parfois, sous l'influence d'un fortifiant tel que le beaujolais-villages, devenir un véritable état d'anti-pesanteur. C'est alors que votre déjeuner remonte vers sa source.

L'Homme tourne sur lui-même.

Nous croyons voir la Terre tourner. Ceci est une illusion de nos sens. La Terre ne tourne pas. C'est l'Homme qui tourne sur lui-même.

EXERCICE D'OBSERVATION : Regardez bien l'une des roues d'une automobile lancée à 100 à l'heure. Elle vous paraît immobile. Posez votre nez dessus. Elle tourne ! C'est la vitesse qui la faisait paraître immobile.

Il en est de même pour l'Homme : il tourne tellement vite qu'on le croit immobile (Galilée, 1564-1642).

La rotation de l'Homme engendre un champ magnétique.

L'Homme a un Pôle Nord et un Pôle Sud.

EXERCICE D'OBSERVATION : Placez une boussole devant vous. Regardez l'aiguille aimantée : elle indique le Nord. C.Q.F.D.

On a longtemps prétendu que c'est la Terre qui influencerait la direction de l'aiguille. Mais pour observer une boussole, il faut nécessairement se trouver près d'elle. Il est donc impossible de prévoir ce que serait le comportement d'une boussole loin de toute présence humaine.

L'Homme est sonore.

EXERCICE D'OBSERVATION : Frappez un Homme. Il émet un son. S'il est en bonne santé, il donne le La naturel de la gamme de Do majeur. En le frappant à différentes hauteurs, vous vous apercevrez qu'au-dessous d'un certain niveau, il sonne sourdement. A ce niveau commence le plein. Le degré de maladie se mesure à la hauteur du plein.

C'est depuis cette découverte fondamentale de **Pasteur** (1822-1895) que les enfants portent obligatoirement, tatouée sur les vertèbres, une graduation avec la cote d'alerte en rouge. Pasteur eut cette idée pendant la crue de 1910. Il suffit de mirer l'enfant à contre-jour pour voir immédiatement la hauteur du plein.

4. Anatomie et physiologie

L'Homme est essentiellement formé d'un creux délimité par une croûte légère et friable. Tout le reste n'est qu'illusion et mensonge.

SQUELETTE : Le squelette n'existe pas. En effet, si l'Homme avait un squelette, il ne serait pas creux. Or, il est creux. Les prétendus squelettes

que l'on retrouve dans les tombes après un certain temps ne proviennent nullement des cadavres. Ce sont les déjections du ver sculpteur (**Lombricus praxitelus**). Puisque l'Homme n'a pas d'os, ces os ne peuvent pas casser. Les fractures sont un préjugé. Ne vous laissez pas plâtrer ! Si c'est déjà fait, brisez votre plâtre.

L' HOMME

Les radiographies sont du chiqué : le prétendu appareil à rayons X n'est qu'une vulgaire lanterne magique qui projette toujours le même cliché.

■
VISCERES : Ce sont les accessoires de l'exploitation éhontée de la crédulité publique par les docteurs en médecine. Ces gens sans aveu vous fourrent dans le corps des saloperies destinées à vous rendre malade : reins, poumons, estomac, etc. Quand vous êtes entièrement plein, vous mourez.

Le procédé d'introduction est simple et diaboliquement ingénieux : on vous oblige à ingérer des pilules, des comprimés ou des suppositoires qui sont en réalité des graines d'organes. Cela germe en vous et produit ces monstrueux amas de viscères qui vous encombre.

Le **cholestérol** est un précieux auxiliaire dans la lutte de l'Homme pour la santé. C'est un désherbant total qui détruit les organes et empêche la repousse. C'est pourquoi les médecins le

5. Hygiène

Plus l'Homme est creux, mieux il se porte.

L'hygiène a pour objet de maintenir le creux et de repousser le plein.

On ne saurait trop mettre le public en garde contre le danger des bulles de savon. L'Homme perd ainsi du creux qu'il envoie stupidement en l'air. Cette funeste passion est la cause d'une lamentable dégénérescence de la race, car ses effets se font sentir jusque dans la descendance. Certains souffleurs impénitents envoient chaque jour dans l'atmosphère plusieurs pains de savon de Marseille, ce qui représente au bout de l'année la valeur d'une coquette maison familiale. Et nous ne parlons pas des souffleurs de luxe, à qui il faut des savonnets américains ! Le traitement consiste à leur faire souffler des boulets de charbon ou des boules de pétanque, qui ont encore pour avantage d'évacuer le trop-plein de plein.

L'homme en bonne santé exhale un surplus de creux nommé **haleine**. L'haleine est le signe que le creux est à son maximum. Elle se reconnaît

redoutent et le combattent. Sachez défendre votre cholestérol.

■
REPRODUCTION : L'Homme manifeste sa supériorité sur tout le règne vivant par sa méthode particulière d'assurer la continuité de l'espèce, méthode qui lui permet d'éviter l'humiliante et grotesque posture de l'accouplement. En voici le processus :

Lorsque, dans l'Homme, le plein l'emporte sur le creux, l'Homme meurt. On l'enterre. Mais, si infime que soit le creux qui reste dans le cadavre, il y en a encore suffisamment pour attirer de petits êtres nommés **Asticots**. Ils s'emplissent goulûment des parcelles de creux qu'ils peuvent happer. Quand un Asticot est entièrement creux, il est devenu un petit Homme, car, nous l'avons dit, le creux, c'est l'Homme. Il ne lui reste plus qu'à creuser le sol jusqu'à ce qu'il rencontre une racine de **Chou**, qu'il creusera à son tour, remontant ainsi jusqu'au cœur de la plante où il mûrira pour devenir un bébé dodu. Un Homme est né.

à son odeur puissante. Les gens qui ne sentent rien ont une haleine défectueuse ou absente. Ils sont malades. Il faut de toute urgence les chasser de leurs emplois. Rincez-vous la bouche, matin et soir, au purin de bouc, vous aurez une bonne situation et vous ferez un mariage d'amour.

L'Homme en très bonne santé a des **furuncles**. Les furuncles sont du creux qui ne trouve plus de place à l'intérieur, des réserves de creux. Attention ! Il existe des médecins assez peu scrupuleux pour vous affirmer que vos furuncles sont nuisibles. Ces charlatans, sous prétexte de vous guérir, vous enduisent d'onguents et de pommades qui pénètrent dans le furoncle et qu'ils en font sortir ensuite d'un air victorieux. Ne vous laissez pas faire.

Si vous vous portez bien, vos aliments doivent ressortir de vous **exactement tels que vous les avez ingérés**.

TRAVAUX PRATIQUES : *Avalez sans les mâcher : une carotte entière, un saucisson porc et bœuf, une boîte*

de Vache-qui-rit, une orange. Attendez à la sortie. Notez les altérations subies par les aliments. Plus ceux-ci sont différents de ce qu'ils étaient, plus vous êtes malade.

Les **dents** sont foncièrement nuisibles. Elles broient les aliments de telle façon qu'on ne peut plus les reconnaître au passage. Par leur faute, il devient donc impossible de savoir si l'on est malade. Pourquoi avons-nous des dents ? Ces espèces de calculs très durs se forment dans la bouche à la suite d'un processus patholo-

6. Philosophie

L'Homme étant reconnu creux, une seule question subsiste de tout l'édifice antérieur de la philosophie, question d'une portée incommensurable puisqu'elle domine tout notre comportement et que de la réponse que nous y donnons dépend absolument, non seulement notre attitude devant l'Univers, mais encore la nature même de notre moi le plus profond. Cette question, la voici :

Sommes-nous à l'intérieur ou à l'extérieur de nous-mêmes ?

Suivant en cela les théories les plus récentes des philosophes de l'école de J.-P. Sartre corrigée par Johnny Halliday, nous ne craignons

7. Théologie

Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre. Et puis, il se dit : « Je vais créer l'Homme à Mon image ». Il prit alors un peu de terre et il créa l'Homme. Seulement, dans cette terre-là, il y avait justement un trou de taupe. Et l'Homme fut creux. Et puisque l'Homme avait été voulu par Dieu comme Sa propre image, Dieu fut creux.

Et ceci explique enfin l'ineffable mystère de la Sainte Trinité, sur lequel tant de bons pères se sont cassé les dents et au nom duquel tant de solides lurons furent gaspillés en fumée : Dieu est un et Dieu est Trois, **car les Trois sont emboîtés l'un dans l'autre**. Comme les poupées russes...

gique encore mal connu. N'écoutez pas ceux qui vous conseillent de vous brosser les dents deux fois par jour. Cela ne suffit pas à les user, elles sont trop dures. Faites-les plutôt arracher.

Il arrive que l'Homme contienne des **Bacilles de Koch**. Le Bacille de Koch est le meilleur ami de l'Homme. En effet, cet intelligent et dévoué animal creuse de toutes ses forces. Il crée, à l'intérieur de l'Homme, des civilisations hautement développées où fleurissent les arts, les techniques et les vertus.

pas d'affirmer catégoriquement : **nous sommes à l'intérieur**.

Si nous avons l'impression, autour de nous, d'un tas de trucs étrangers à nous, c'est parce que nos yeux contiennent de minuscules appareils de cinéma. Dès que nous dirigeons nos regards vers un point de l'espace, nous dirigeons en même temps sur ce point précis l'appareil de projection. Nous ne voyons donc que ce que nous projetons. D'où l'illusion d'un soleil, d'une lune, de choses, de bêtes et de gens qui n'existent pas. Nous sommes, en réalité, tout seuls. Et creux. Et enfermés là-dedans. Tapissons-nous de papier à fleurs et mangeons du rahat-loukoum.

Autre conséquence : Dieu étant, d'une part, infiniment grand et, d'autre part, creux, il s'ensuit que nous nous trouvons à l'intérieur de Dieu. Mais, j'y songe : rien n'existe que moi, et je suis à l'intérieur de moi, comme j'ai eu l'honneur de vous le démontrer tout à l'heure. Donc, je suis Dieu. Pas d'erreur, vous pouvez reprendre depuis le début. D'ailleurs, vous qui me lisez, vous n'existez pas. Mais ne croyez pas que vous allez vous en tirer comme ça ! Il me vient une idée. Dans trois secondes, je crée le Monde. Avec vous dessus. Et je vais vous en faire baver, mes petits amis, faites-moi confiance. J'en ris déjà.

cavanna

COMPTINES

Des études sérieusement faites, et courtes, qu'on lit jusqu'au bout, sur l'histoire des comptines, leurs mélodies et leurs rythmes, leurs différents genres et leurs dénominations. Une bibliographie. Des notations des airs. Toutes les comptines de la tradition, non seulement en France mais aussi en Belgique, en Suisse, au Canada, soit plus de huit cent cinquante comptines avec leurs variantes, c'est le livre que Seghers avait édité en 1961 et qu'il vient de rééditer en collection de poche. Comme me le disait madame de Sévigné, l'autre jour, au téléphone : « J'y ai pris un plaisir extrême. »

Charlemagne,
Roi d'Espagne,
Vend sa femme
Pour un cheval ;
Le cheval roule du cul,
Charlemagne est foutu.

Napoléon
Monte en avion
Avec sa femme et son cochon.
Le cochon pète
La femme rouspète,
Napoléon joue de la trompette.

Sur la place du marché
Un baptême est affiché.
Qui c'est la marraine ?
— C'est une hirondelle.
— Qui c'est le parrain ?
— C'est un gros lapin.
— Qui c'est la nourrice ?
— C'est une écrevisse.
— Et qui c'est l'enfant ?
— C'est un éléphant.

Une tablette de chocolat
S'en allait à Rome ;
Elle dit à ses enfants
De garder la maison.
Si un pauvre vient,
Donnez-lui du pain ;
Si un riche vient,
Mettez-le dehors.

Ma grand-mère est enfermée
Dans une boîte à chicorée ;
Quand la boîte s'ouvrira,
Ma grand-mère en sortira.

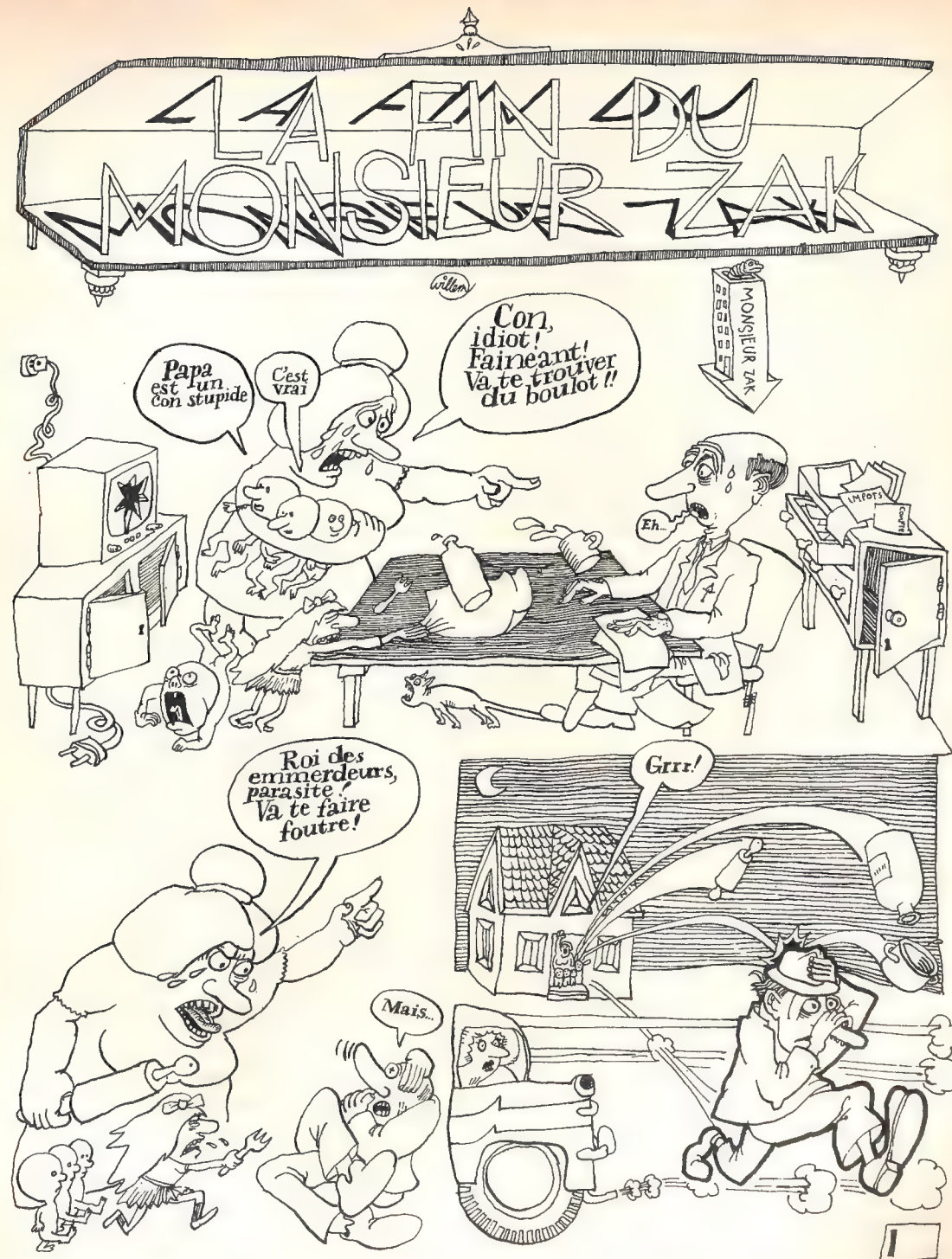
Au clair de la lune
Sur un tabouret
Je mangeais des prunes
Avec du pain frais.
Une demoiselle
Vient m'en demander ;
Je lui dis : Ma belle,
Va te promener.

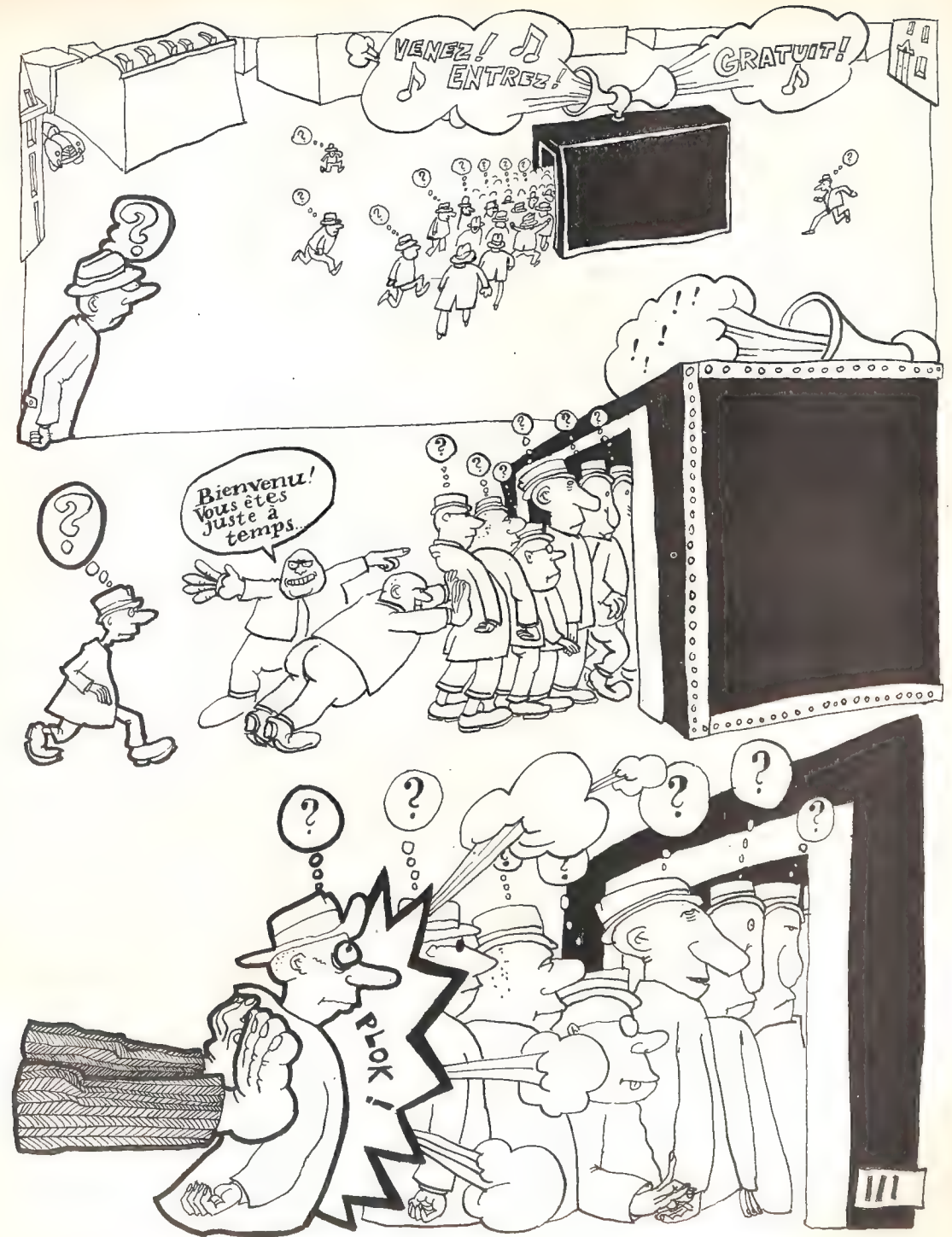
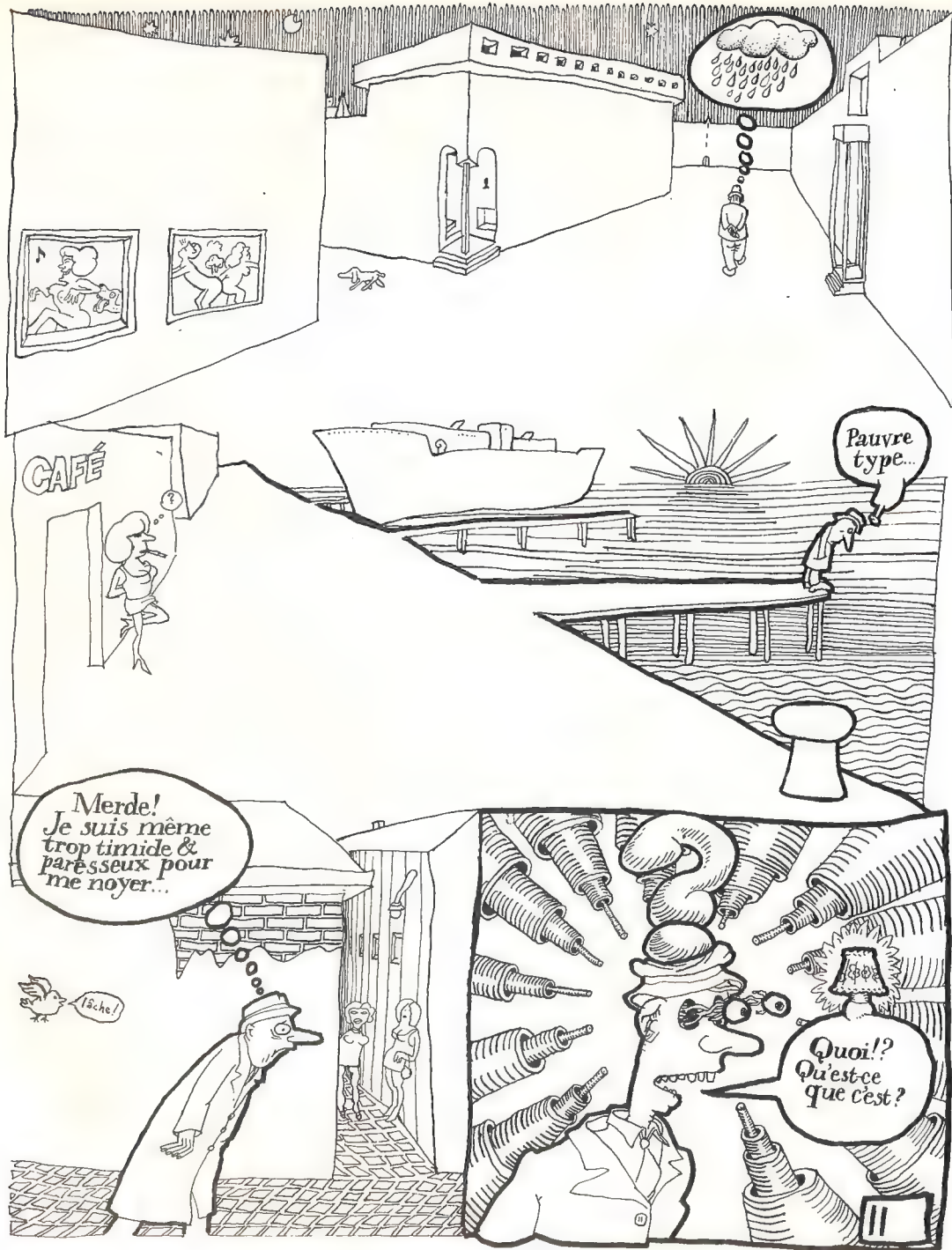
Une petite sourisette
Qui courait dans les herbes ;
Je l'attrape par la queue,
Je la montre à ce monsieur ;
Il me dit de la tuer,
Je réponds que non. (bis)
Je la mets dans mon chapeau.
Elle me dit qu'il fait trop chaud ;
Je la mets dans mon mouchoir,
Elle me dit qu'il fait trop noir.
Je la mets dans ma culotte,
Elle me mange ma p'tite carotte.

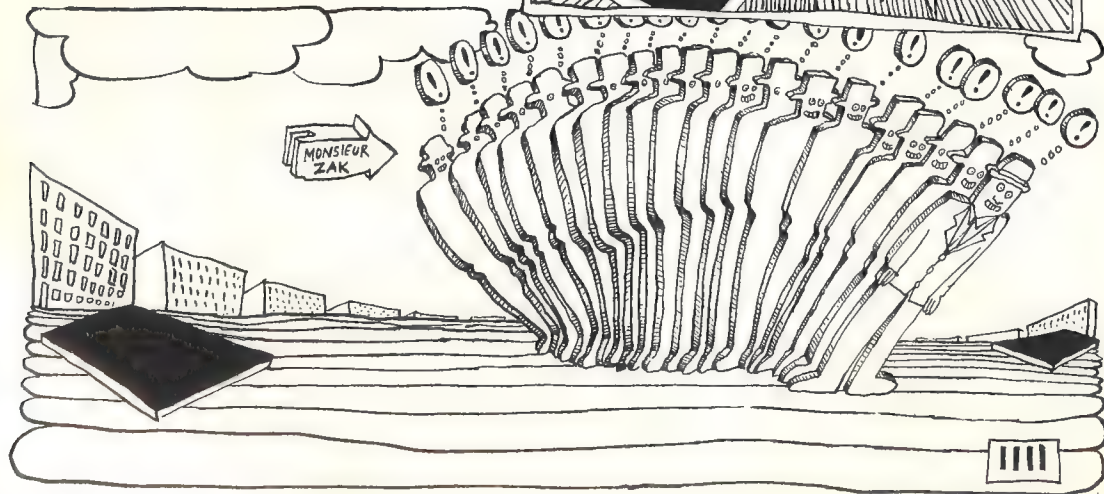
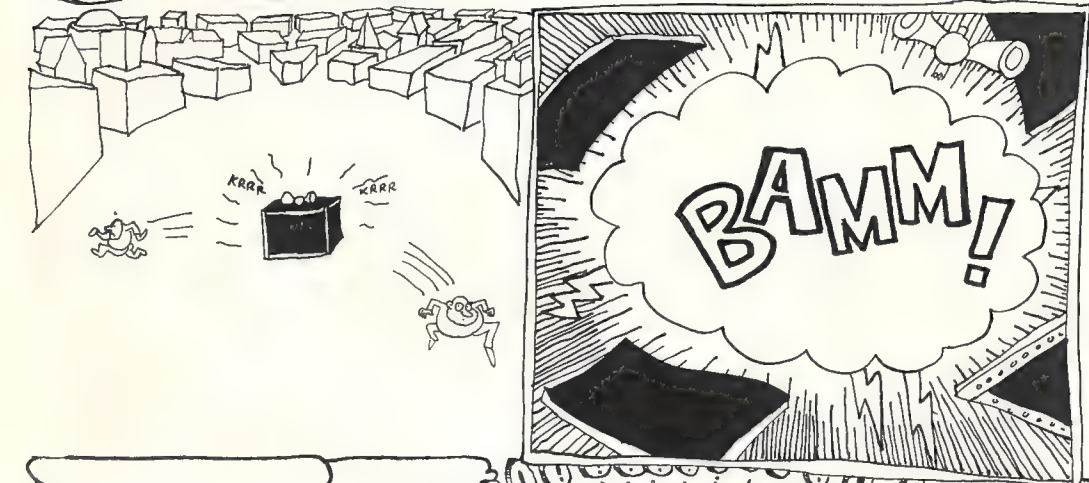
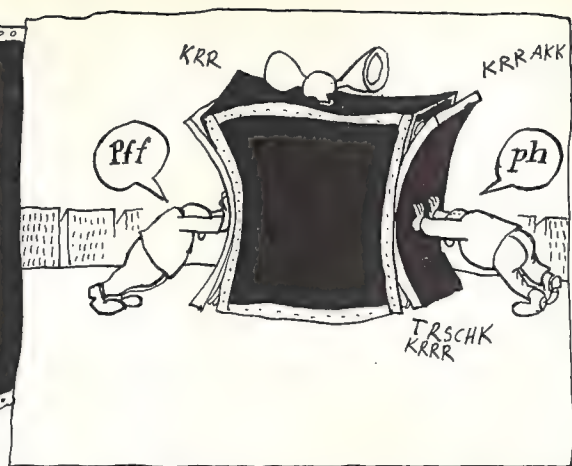
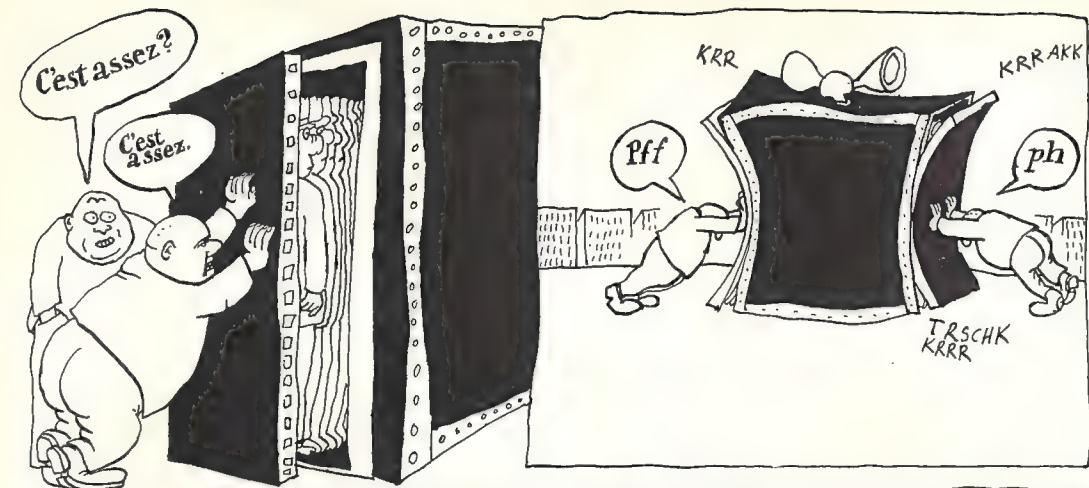
Un pou et une puce
Qui jouaient aux cartes,
Au jeu de piquet
Sur un tabouret.
La puce a triché,
Le pou en colère
De sa trahison
Passa par derrière
Et lui tira le chignon.

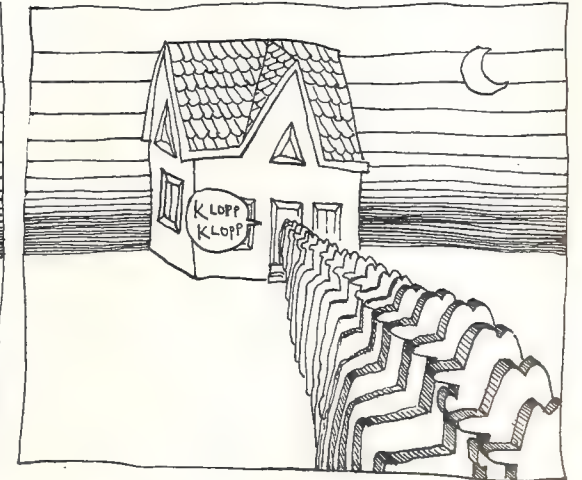
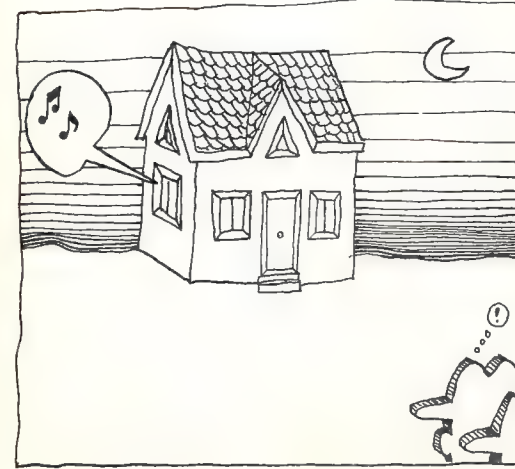
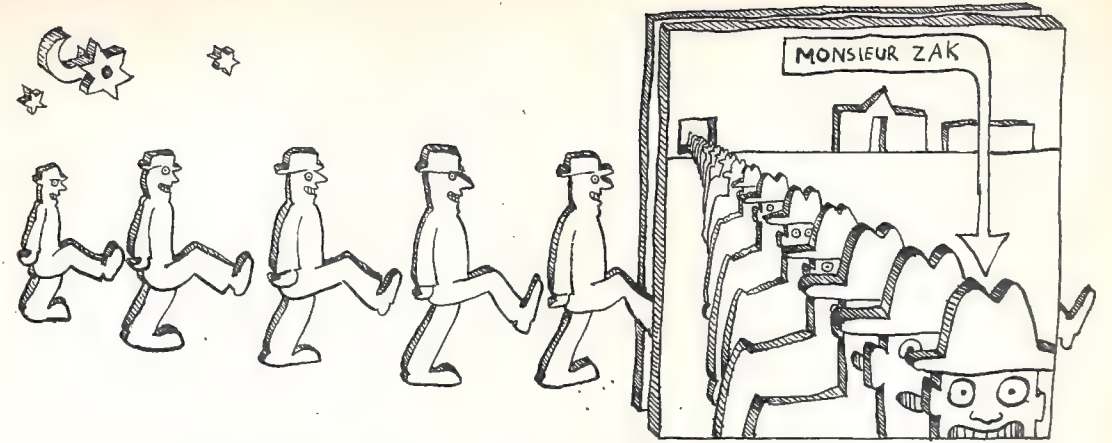
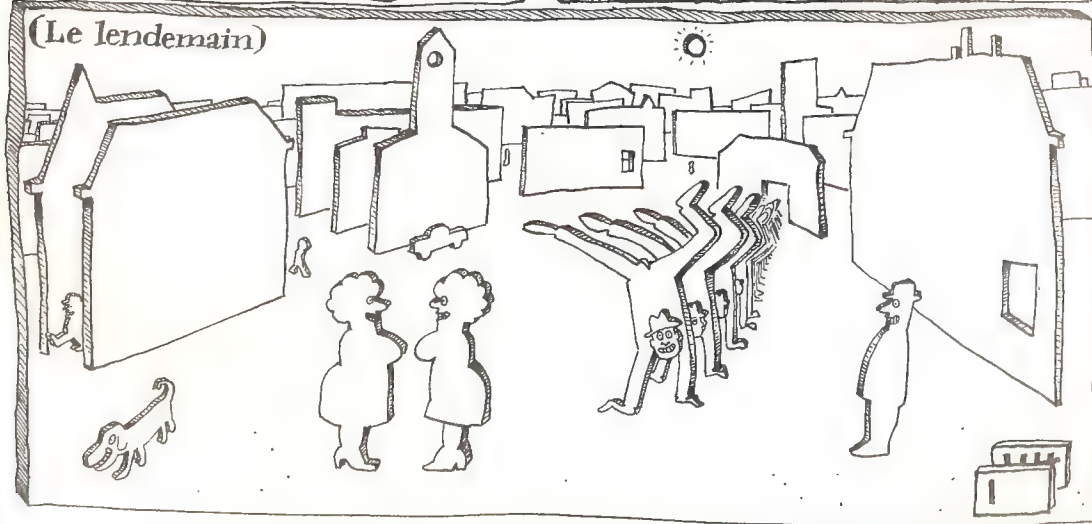
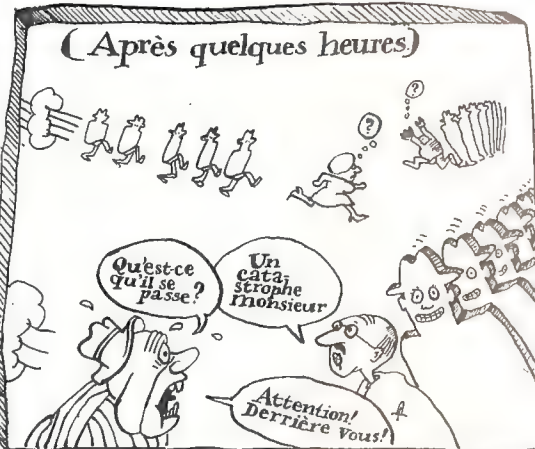
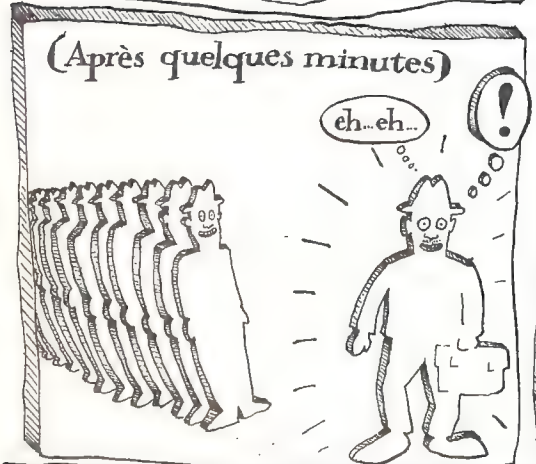
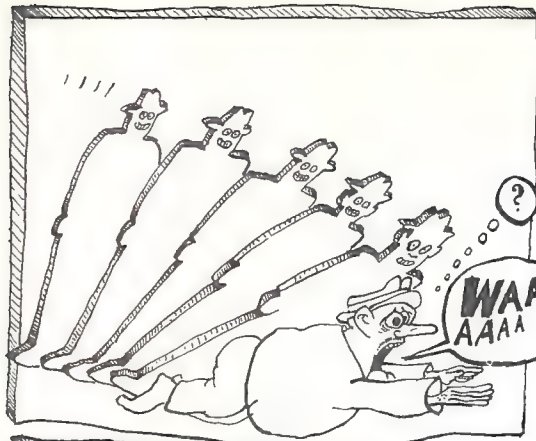
J'ai été volé des poires
Dans le jardin de monsieur Grégoire.
Il m'a battu,
Je n'irai plus.
Quand il sera mort,
J'irai encore.

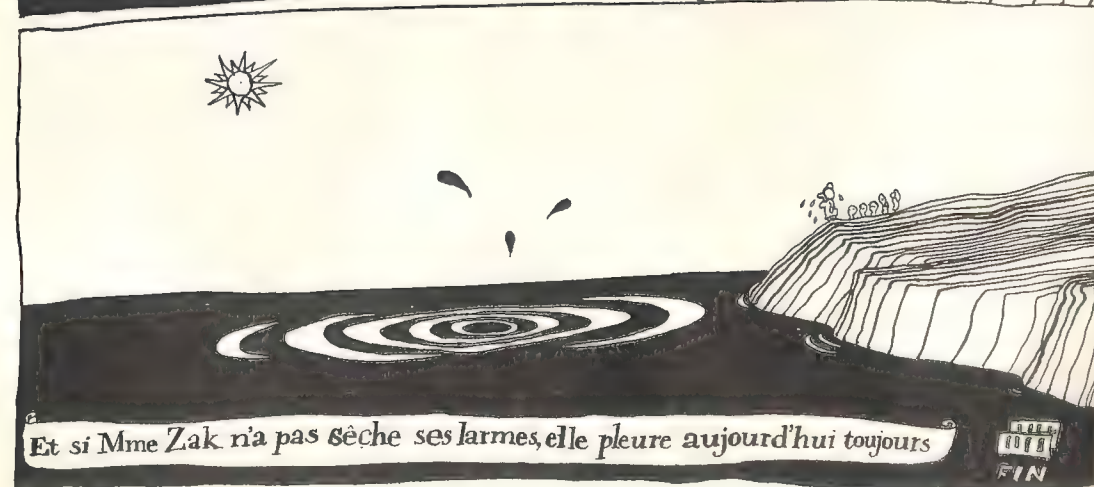
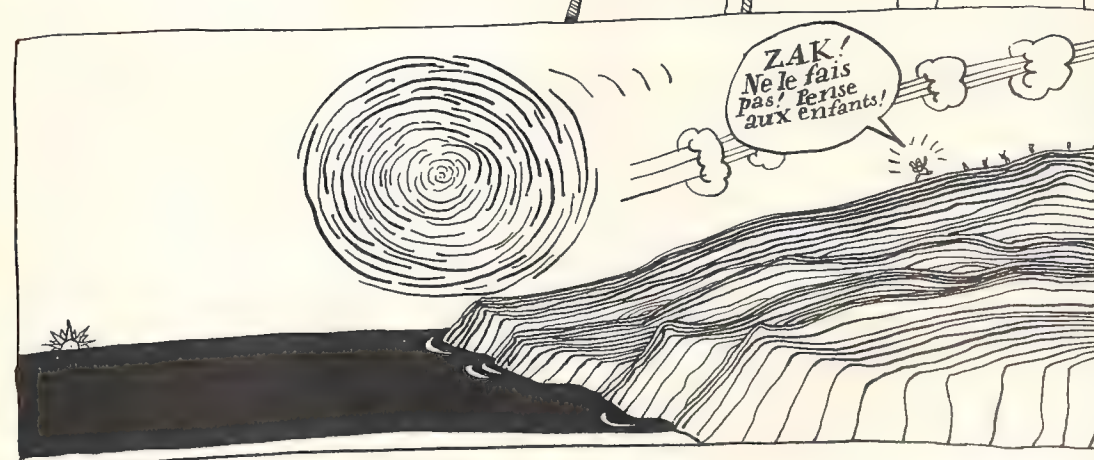
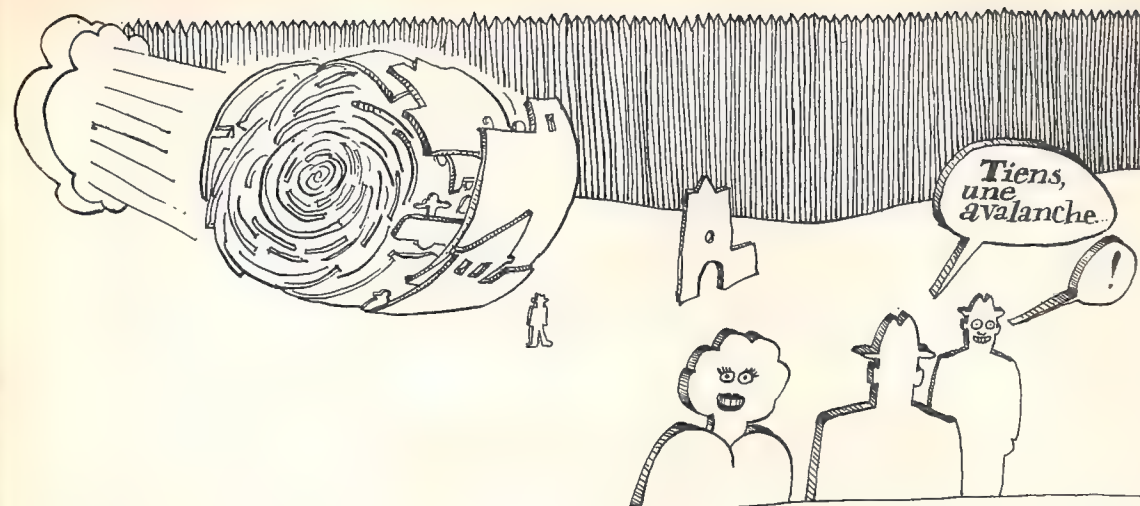
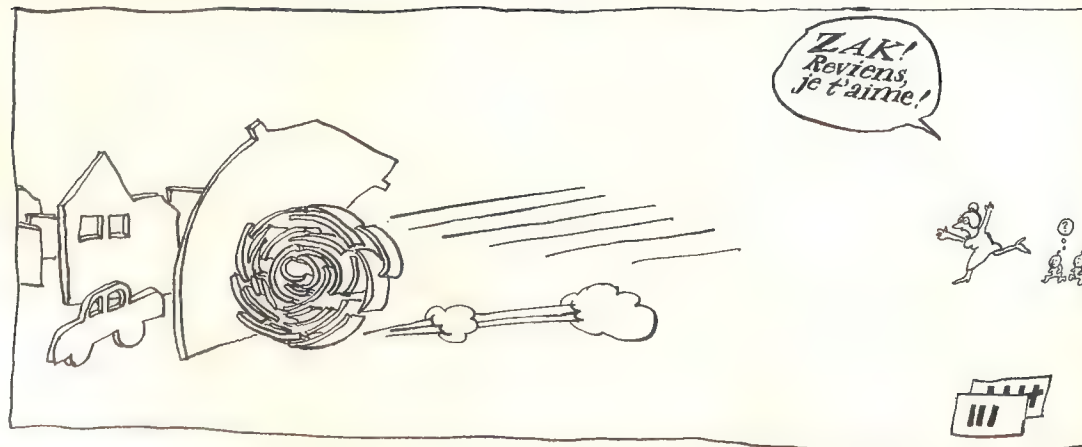
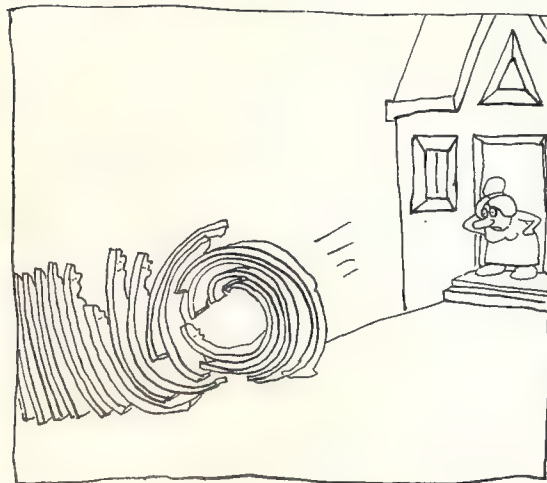
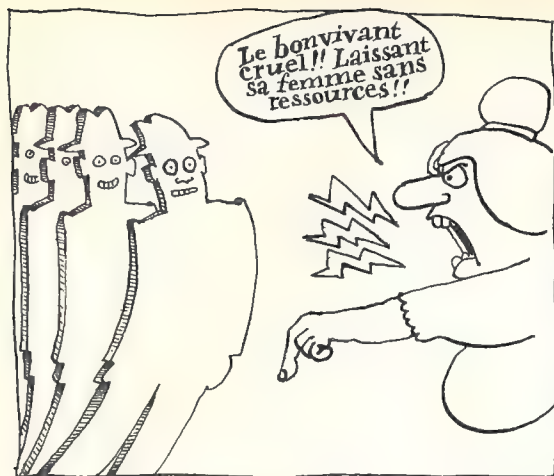
(extrait de « Comptines de langue française », Editions Seghers, 1970. Un volume de 320 pages, 9,55 francs.)













franz toussaint

les deux esclaves et le vizir

Le sultan Mahmoud avait deux jeunes esclaves d'une beauté inimaginable. Il les aimait beaucoup, ce qui n'est pas une façon de parler, croyez-le. Il les aimait tellement, qu'il était toujours étendu près d'elles. Tantôt, elles n'avaient aucun voile. Tantôt, elles portaient des tuniques tissées d'or et brodées de perles. On ne m'a jamais dit si le sultan, lui, se complaisait aux mêmes fantaisies. Je le suppose, en raison de la température très irrégulière qui sévissait dans le pays sur lequel il régnait. Bref, Mahmoud n'avait d'yeux et de pensées que pour ces deux jeunes filles. Vous devinez qu'il avait facilement obtenu leur amitié. Ses vizirs se désolaient de le voir négliger complètement les affaires publiques. Désiraient-ils le consulter, ils devaient se résigner à attendre qu'il ait fini de caresser l'une ou l'autre de ces esclaves, quand ce n'était pas l'une et l'autre. La cérémonie durait toujours fort longtemps, car il les caressait des pieds à la tête. Chemin faisant, à chaque endroit particulièrement délectable, il récitait un vaste poème de sa composition, qu'il modifiait selon les circonstances. Vous devinez, encore, que les ministres avaient alors le loisir de faire une sieste dans l'antichambre du sultan, ou bien une promenade dans ses jardins.

A cause de cet état de choses, tout allait le mieux du monde, parce que personne ne s'oc-

cupait de rien. Les récoltes avaient été abondantes. Le commerce prospérait. Que pouvait-on demander de plus au Seigneur ? Pour comble de chance, les poètes s'enrichissaient. Les amoureux, qui étaient devenus innombrables, assiégeaient leurs demeures afin de les prier d'écrire des vers qu'ils destinaient à leurs bien-aimées et qu'ils payaient sans marchander.

Hélas ! Je me morfondais dans une autre région, à cette époque ! Les poésies que j'improvisais, on me les payait en sarcasmes. Néanmoins, je ne récriminerai pas sur cette période de ma vie. J'ai eu, là-bas, les faveurs d'une jeune fille dont le corps était frais quand la chaleur était insupportable. Je dois noter, aussi, que je n'avais pas à lui parler d'amour, car elle n'entendait ni le persan ni l'arabe. Je ne savais pas son nom. Elle ignorait le mien. Un soir, elle est partie en emportant tout ce que je possédais, c'est-à-dire mon manteau et mon tapis de prière. J'en fus tout de suite heureux. Pourquoi ? Vous comprendrez cela, le jour de la Résurrection, lorsque vous entendrez reprocher à un voleur de s'être introduit chez moi en brisant une porte qu'il n'avait qu'à ouvrir.

Mais, nous sommes un peu loin des deux esclaves du sultan... Que voulez-vous ! J'écris ce récit pour mon plaisir et non, d'abord, pour le vôtre. Si mes

lignes vous font évoquer une jeune fille que vous avez caressée, jadis, pourrai-je vous empêcher de repousser ce petit livre et d'envoyer promener la suite de mon histoire ? Je serais donc bien sot de me hâter ! Je suis vieux. Je suis même très vieux. Evidemment, j'ai un nouveau manteau et un autre tapis de prière, je possède aussi quelque argent, mais je ne tiens qu'à mes souvenirs. Mes facultés déclinent. Il ne m'arrive pas encore de jeter une pomme à un poisson ou une poésie à un kadi, cependant je me trompe, parfois, quand je cherche à être aimable envers une belle créature que je rencontre. C'est, généralement, lorsque le jour vient de fermer sa paupière. O nuit, je parle de toi ! Es-tu seule coupable lorsque je suis rabroué par un jeune garçon que j'ai pris pour une jeune fille ? Un bras, une jambe, une boucle de cheveux, un parfum, peuvent me rappeler tant de joies anciennes, que j'en oublie la rue où je marche et le passant qui m'a croisé. Est-ce faiblesse ou vigueur d'esprit ? Décidons en faveur de cette dernière supposition, et continuons notre récit.

Les vizirs n'avaient jamais vu Naziad et Khalila, les deux belles favorites de leur sultan. Un jour, l'un d'eux se dit : « Après tout, pourquoi n'essayerais-je point de les apercevoir ? Et, qui sait ? Mon visage est agréable... »

Un après-midi que Mahmoud recevait l'ambassadeur d'un Etat

voisin, ce vizir, nommé Ghalib, entra précipitamment dans le pavillon où son maître avait accoutumé de se prélasser avec les deux jeunes filles.

Elles étaient nues. Assises sur un divan de cuir bleu, elles faisaient une guirlande de jasmins. Elles ressemblaient à deux nuages blancs, immobiles dans un ciel azuré.

Sans le moindre trouble, le fourbe déclara :

— Je suis le vizir. J'ai appris qu'un malfaiteur a osé s'introduire dans le jardin qui entoure cette retraite, et j'ai tenu à m'assurer que vous n'étiez pas en danger. Gloire au Seigneur ! Le misérable n'a point osé porter ses pas jusqu'ici. Je me retire, sans laisser de remercier l'audacieux à qui je dois le bonheur de vous avoir vues. Je ne désire plus d'aller au Paradis puisque je viens d'être ébloui par des femmes plus belles que les vierges qui nous sont promises.

Elles le regardaient en souriant.

Khalila dit :

— Cher malfaiteur, nous sommes heureuses que tu aies bien voulu venir nous distraire. Comme nous ne te connaissons pas, nous ignorons ce que tu sais faire. Nous ne pouvons, cependant, te prier de nous aider à enfiler ces jasmins, pour passer le temps...

Ghalib répondit :

— Je vous proposerais bien un petit divertissement qui aurait une certaine similitude avec l'occupation dont tu parlais. Malheureusement, il nécessite une sécurité que nous n'avons pas. Ce jeu charmant, nous en verrions vite la fin s'il ne fallait que l'entreprendre avec l'une de vous, mais le recommencer avec l'autre, sur-le-champ, voilà qui me semble difficile !

— Nous ne sommes pas si exigeantes, répartit Naziad, d'autant plus que tu nous as fort alléchées. De quoi s'agit-il ?

Ici, lecteur, je regrette d'avoir à t'apprendre qu'un grand bruit retentit, à ce moment, dans le jardin. Furieux d'avoir été mis en difficulté par l'ambassadeur, le sultan regagnait le pavillon. Il criait. Il gesticulait. Ses gardes, terrifiés, le suivaient. Prends ton parti d'ignorer ce que voulait dire Ghalib, puisqu'il n'eut pas le temps de répondre à Naziad. Je me suis souvent posé cette question. A quel jeu, le vizir avait-il fait allusion ? Pourquoi redoutait-il de le recommencer ? Mystère. Une fois de plus, répétons-nous, sagement, que nous ne pouvons pas tout savoir.

Terrifié, Ghalib dut renoncer à fuir.

— Cachez-moi, je vous en supplie ! dit-il aux jeunes filles.

C'était impossible. Le pavillon n'avait qu'une seule pièce, sans aucune tenture. Indifférentes, les deux esclaves engagèrent l'infortuné à essayer de se glisser sous le divan. Un chat, seul, aurait pu s'y insinuer.

— Je suis perdu ! Je suis mort ! gémit le vizir. Qu'Allah ait pitié de moi...

Naziad, qui affectait de respirer le parfum d'un collier de jasmins, prononça :

— Je ne vois qu'un moyen. Nous attendions notre amie Zarifah, que Mahmoud chérit aussi. Elle est en retard. Déshabille-toi vite. Etends-toi près de nous. La nuit tombe. Le sultan te prendra sans doute pour Zarifah, si tu veux bien faire semblant de dormir, la tête tournée vers la muraille.

Ghalib se décida. Les dents claquantes, il jeta sa robe et son taïlesan sous le divan, puis il s'allongea, nu comme un sabre, sur le cuir frais.

Mahmoud entra. Au comble de la joie, Khalila s'amusa à chatouiller le dos du vizir. Mais le noyé se soucia-t-il de la pluie ?

— Grâce au Miséricordieux, s'écria le sultan, j'ai traité cet ambassadeur comme il le méritait ! Il repart aussi pauvre et honteux qu'un derviche-cheb-gouk. Le croirez-vous, mes filles ? Il voulait me vendre de l'orge pour du blé, il voulait me faire prendre la lune pour le soleil ! Ce mourdeh-goui, ce diseur de stupidités, n'oubliera pas ce que je lui ai répondu. Maintenant, pensons à autre chose. Vos lèvres sont-elles toujours savoureuses ? Je vais m'en assurer. Mais quelle obscurité ! Je ne vois pas si Zarifah est parmi vous...

— Elle est là, Horizon du Monde ! dit Naziad. Elle sommeille. Daigne de l'excuser. Elle a passé la journée à jouer avec ses gazelles. Elle n'en peut plus !

— Son corps doit avoir l'odeur des menthes qui croissent dans mes prairies, murmura Mahmoud. Me permettez-vous de la caresser, d'abord ?

Sa main parcourut le dos de Ghalib. Celui-ci transpirait d'épouvante.

— La pauvre petite a encore bien chaud ! annonça le sultan. Elle me plaît davantage ainsi.

Il se pencha vers les jeunes filles.

— Je crois qu'elle ne dort pas. Sa timidité l'empêche de se retourner. N'importe ! Mon plaisir sera le même...

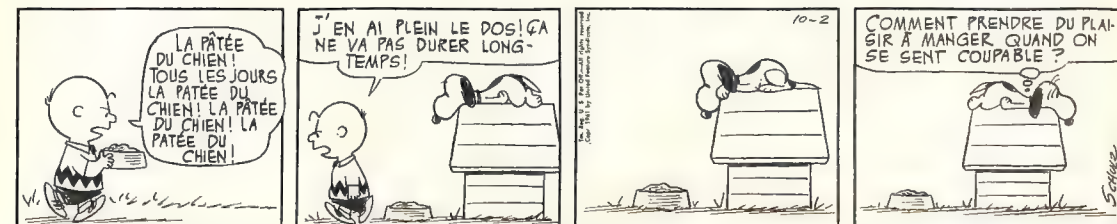
Un instant après, suivi de ses deux esclaves, Mahmoud sortait du pavillon, sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler le repos de la nonchalante, que son assaut n'avait pas réveillée.

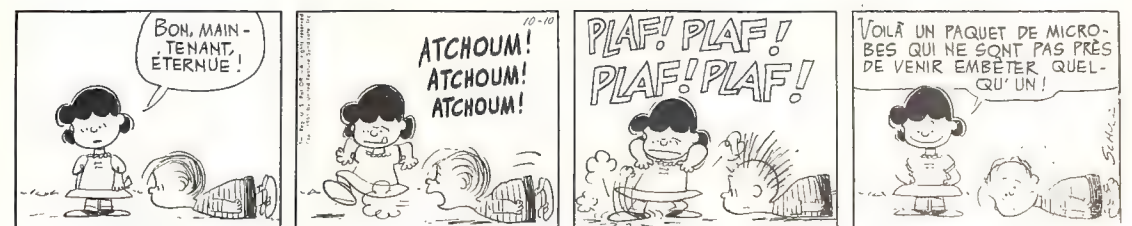
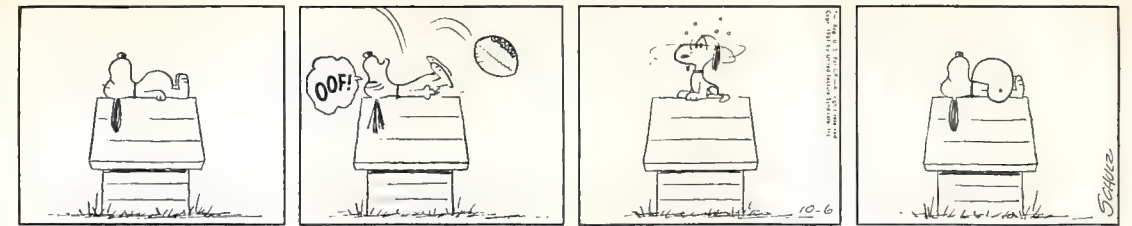
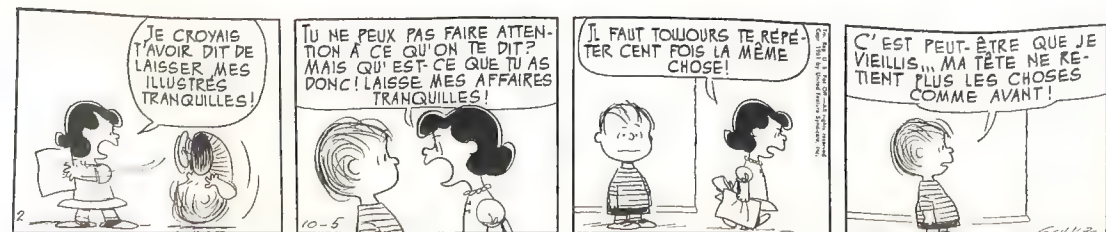
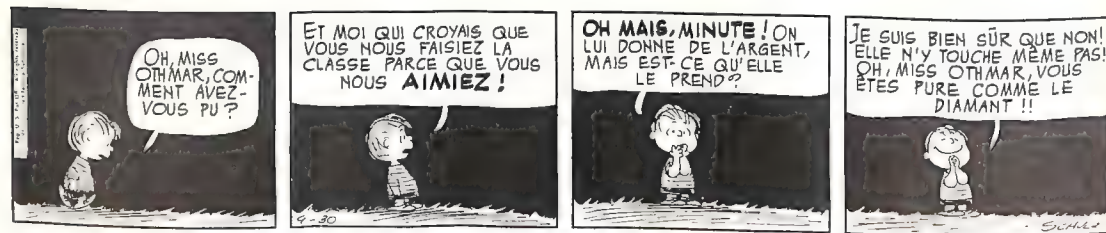
(extrait du « Livre d'amour de la Perse », éditions Castellan, Paris, 1929. L'illustration de Brodovitch est extraite de « La sultane et l'amour », de Franz Toussaint, éditions André Delpeuch, Paris, 1927.)

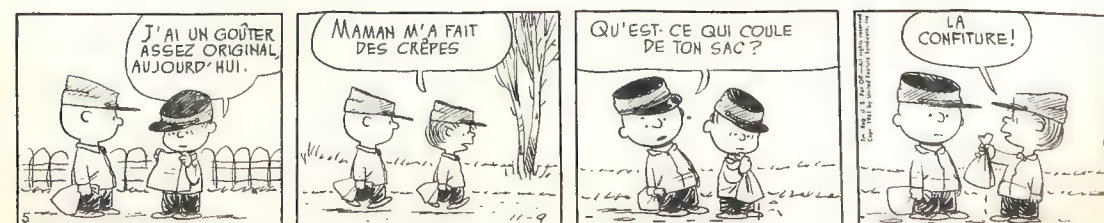
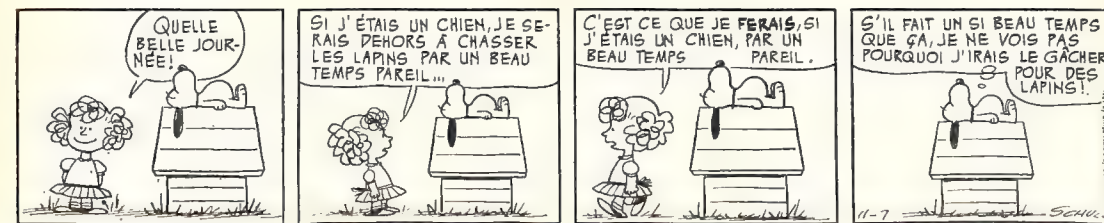
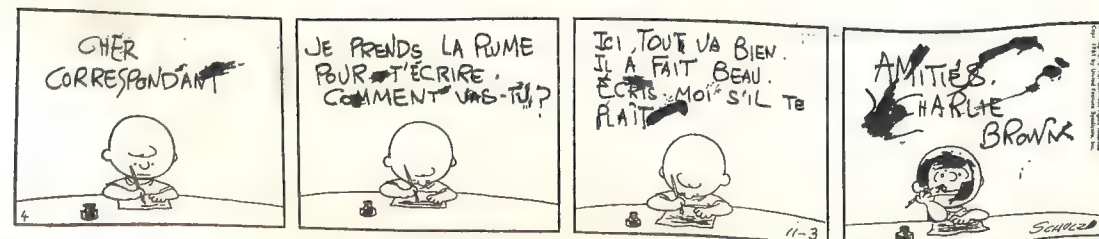
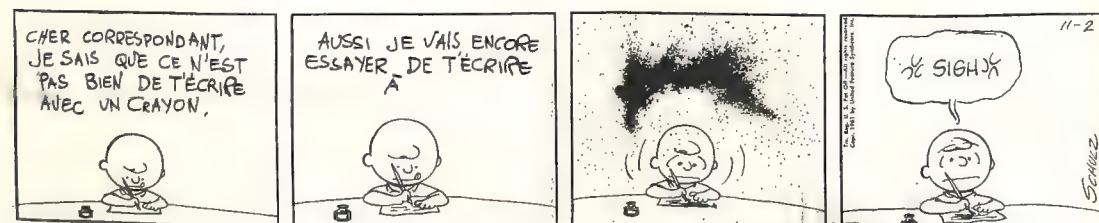
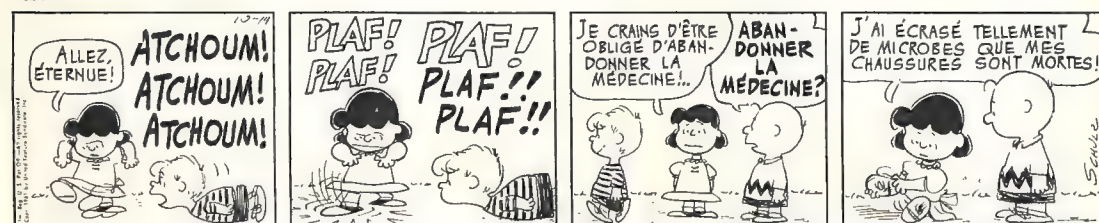


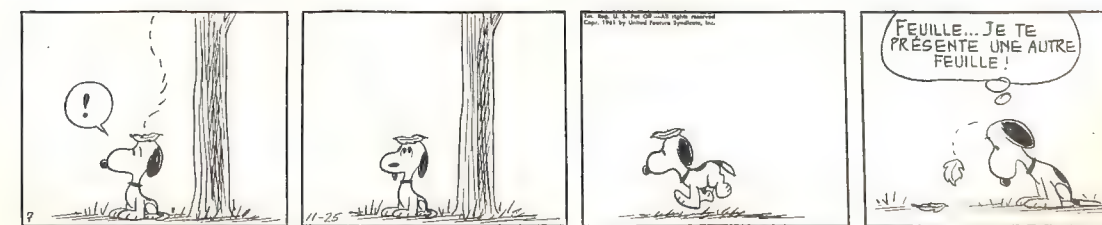
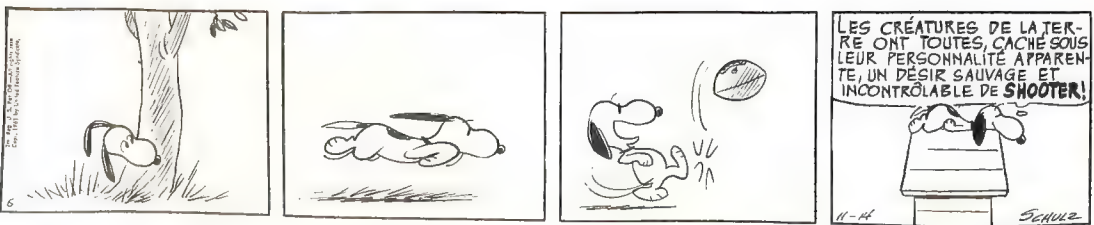
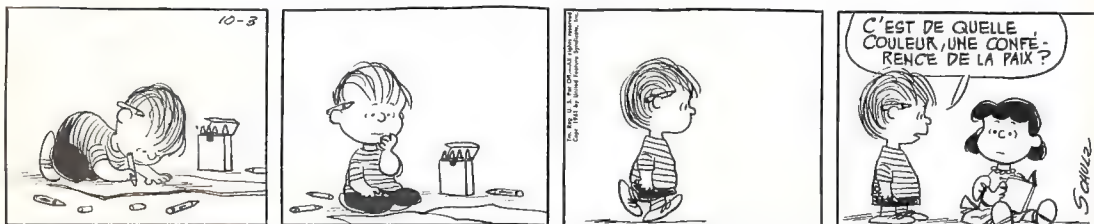
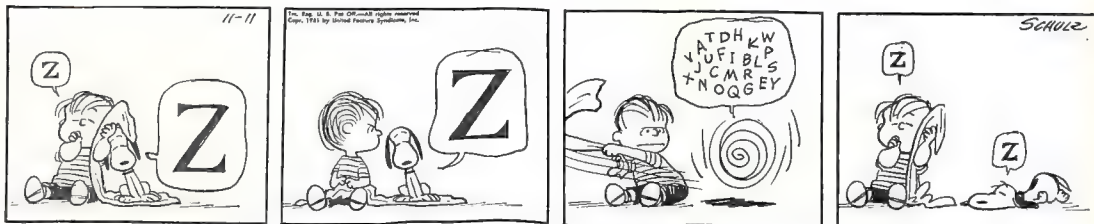
Charles M. Schulz

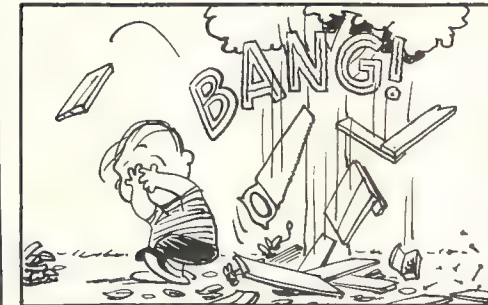
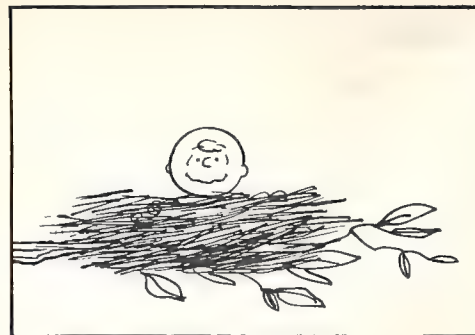
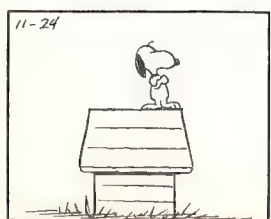
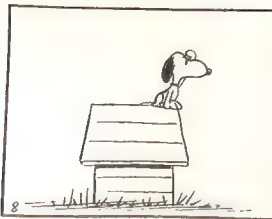
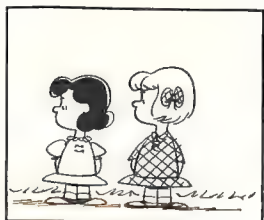
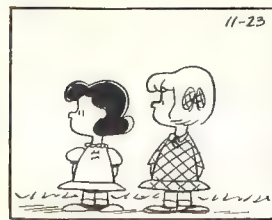
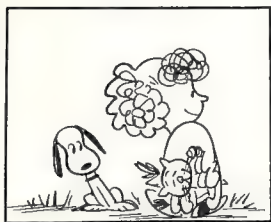
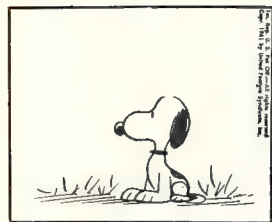
PEANUTS

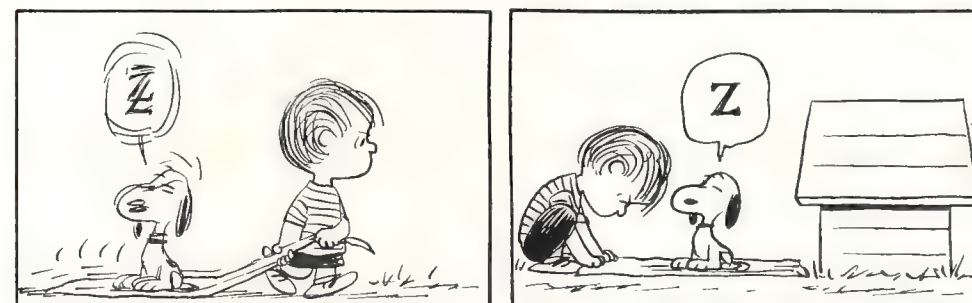
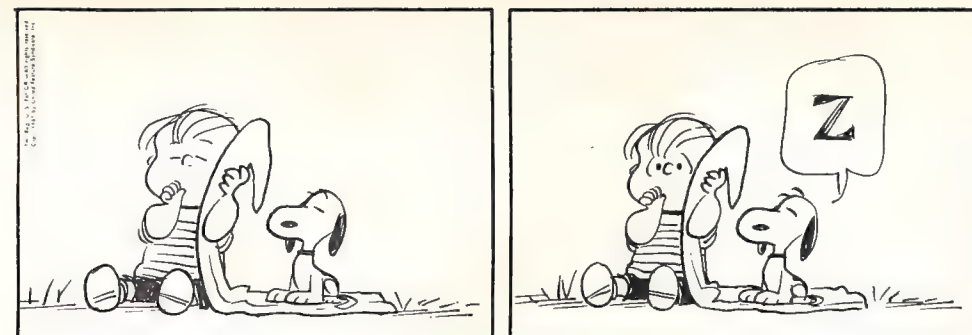
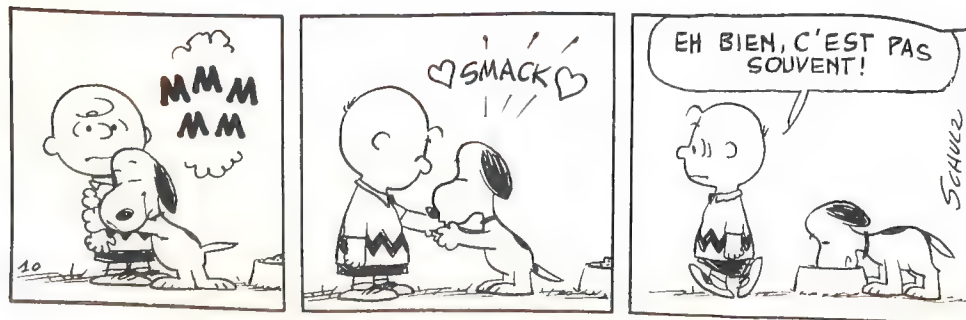
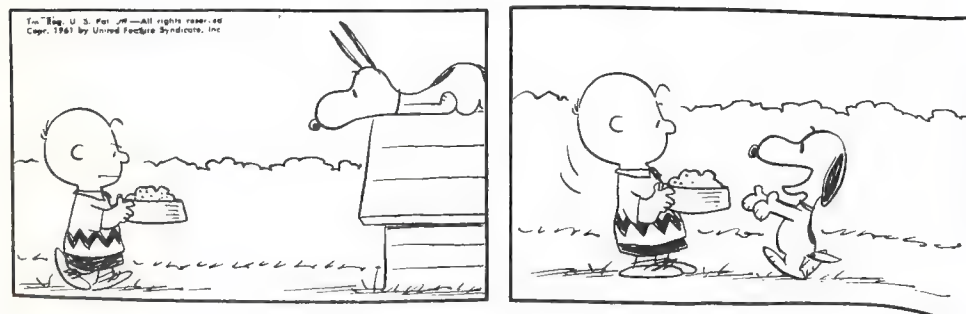
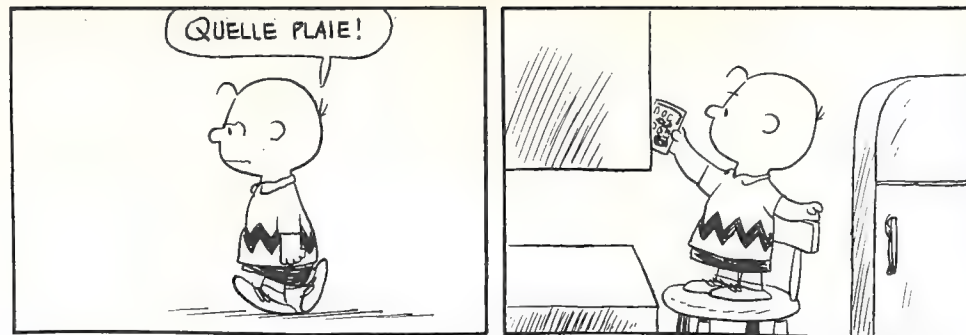






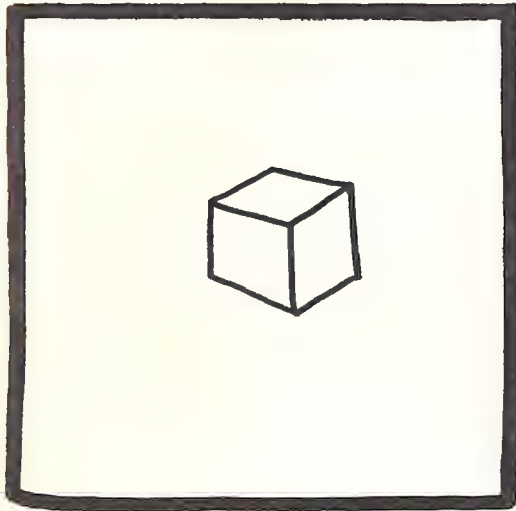






DROODLES

ROGER PRICE



BALLE DE TENNIS
(REBUT DE FABRICATION)

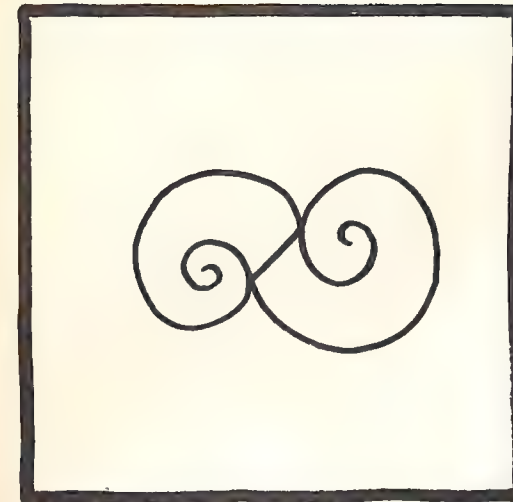
◀ Si vous avez cru que ce droodle (prononcer droudeul) était un

**BALLON DE VOLLEY
(REBUT DE FABRICATION)**

ça prouve que vous avez tendance à exagérer.
Si vous n'avez su dire que : c'est

UN CUBE

ça prouve que vous n'êtes vraiment pas dans le coup.

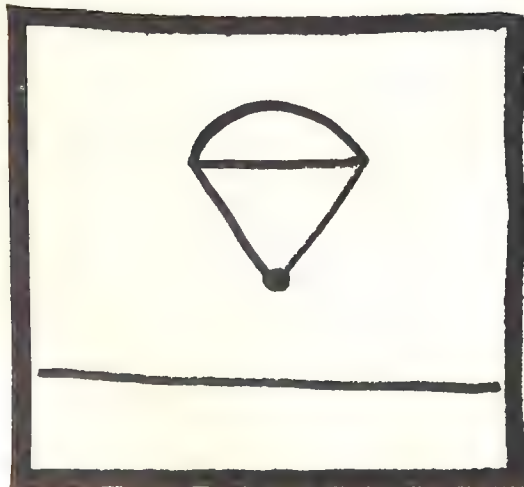


DENTISTE ESCARGOT AVEC SON PATIENT

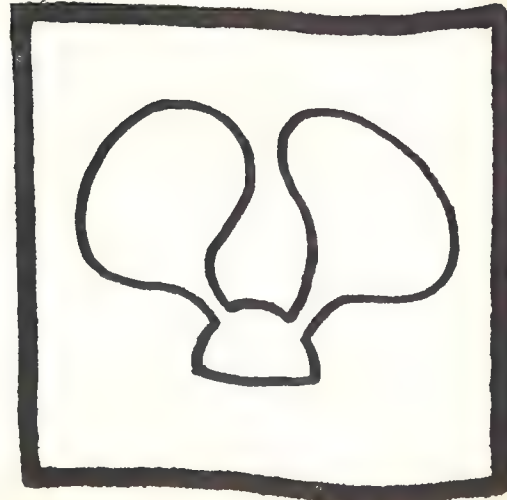
◀ On m'a suggéré une solution plus paillarde à ce droodle :

LUNE DE MIEL D'ESCARGOTS

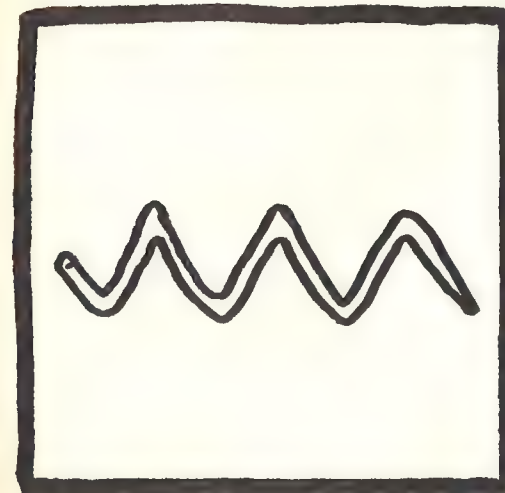
Mais un titre comme celui-là pourrait être un sujet d'étonnement. Je préfère le premier.



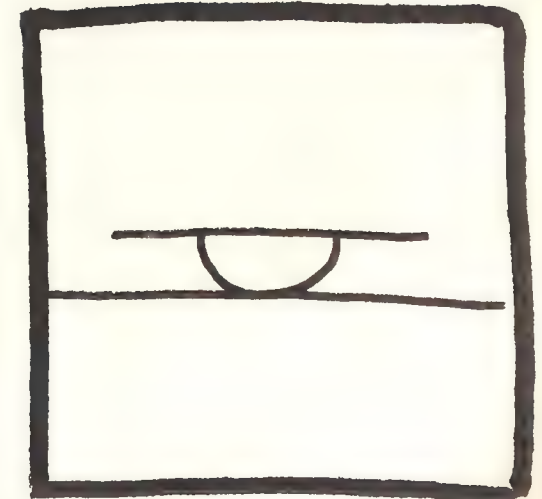
ATTERRISSAGE D'UNE MOUCHE PEUREUSE



CALOTTE POUR CERVIDE



VER DE TERRE
MARCHANT SUR LA POINTE DES PIEDS



ŒUF SUR LE PLAT
AVEC LE JAUNE DESSOUS

BERLIC-BERLOC

Ça va, mère Abélard ? — Faut bien que ça aille, mon p'tit fieuf. Quand ça ne va pas, on tape dessus. — Et quand on tape dessus, mère Abélard ? — Bé, quand on tape dessus, le petit Jésus ôte son pardessus tout décousu pour montrer qu'il est bossu ! — Et alors, ça va, mère Abélard ? — Berlic-Berloc, mon p'tit fieuf.

MONSEIGNEUR

Si Monseigneur désire s'asseoir, voici du siège. Si Monseigneur désire se rafraîchir, voici du vin. Et Monseigneur par-ci et Monseigneur par-là. Si Monseigneur désire aimer, voici des croupes. Si Monseigneur désire mourir, voici du poison. Et Monseigneur par-ci et Monseigneur par-là. — Monseigneur ne désirait pas. Il connaissait toutes ces choses. Il était déjà mort pour la centième fois.

Et Monseigneur par-là.

L'ATHÉE

Gustave se réveilla en plein séjour des bienheureux. Dieu le récompensait de ses vertus. C'est inouï, dit-il, mais comment croire à cette âme immortelle, à ce ciel que j'habite ? Non, non, je rêve, ajoutait-il. Gustave se gardait athée au milieu des élus.

L'EXPLIQUE-SONGE

Si j'avais quatre dromadaires...
— Quoi ! voyager, toi fainéant, toujours

à vivre comme une éponge. Amène-les donc, tes quatre dromadaires, on assoira un enfant sur chaque bosse, mais c'est pas ça qui mettra du beurre dans les épinards, gros chameau !

— Je vous le dis, cette femme-là, c'est une explique-songe.

LA FEMME NUE

A dix-neuf ans, le petit Alphonse n'avait pas encore vu une femme nue. C'est exagéré. Yvonne pour le déniaiser se montra sans aucune cotte. Eh bien, il n'y crut pas. Il cherche toujours une femme nue.

CŒUR D'OIGNON

Les oignons ne donnent pas de perle comme les huîtres, c'est un des mystères de la nature. On en parlait dernièrement à un vieil oignon qui expliqua : que d'autres règnent par l'ornement, nous les oignons, nous voulons que l'on sente.

DES ŒUFS

Encore un orage. Mais celui-ci se mit à pondre et Simon trouva de gros œufs noirs dans son bocage. Le premier était plein d'eau, le deuxième souffla du vent, le troisième ne lui donna qu'un sirop poilu, vilain à voir. Du quatrième sortit une ravissante jeune fille soyeuse, blonde, suave et tout. Les autres œufs, dit-elle, étaient gâtés, moi je suis la petite orage.

(Extrait des « Cerveaux brûlés ». © Flammarion 1969.)

LA VIPÈRE À MOUSTACHES

REISER





J'AI FINI PAR TROUVER
UNE COMPAGNE...

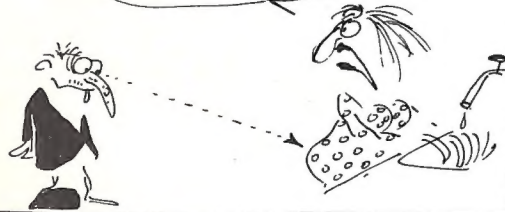


CETTE LONGUE CONTINENCE FIT DE
MOI UN ÊTRE DÉCIDÉ À RATTRAPER
RAPIDEMENT LE TEMPS PERDU...



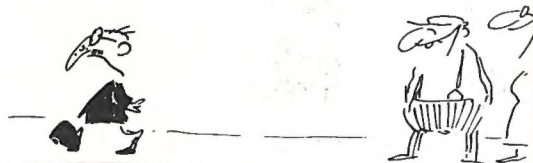
JE NE TARDAI PAS À ME FAIRE
TRAITER DE...

VIPÈRE LUBRIQUE!



ELLE PRIT UN AMANT ET LES
VOISINS NE QUALIFIÈRENT DE...

VIPÈRE À CORNES!



DANS LES BALS,
J'AI DE MOINS
EN MOINS
DE SUCCÈS...



HEUREUSEMENT, UN AMI FIDÈLE...

TU DEVRAIS CONSULTER
TON DENTISTE

TU
CROIS?



ALORS, JE
SUIS VENU...

BIEN



NOUS ALLONS PASSER À LA
RADIOGRAPHIE...

ÇA, C'EST
UNE BONNE
IDÉE!



④

TOUT S'EXPLIQUE:
VOUS N'AVEZ PAS
DE PIED BOT, C'EST
EN RÉALITÉ UNE
POCHE À VENIN, IL
SUFFIT DE LA
COUPER POUR QUE
VOTRE ÉTAT REDE-
=VIENNE NORMAL



TROIS SEMAINES PLUS TARD...



DOCTEUR, JE
NE SUIS PLUS
VENIMEUX
DEPUIS QU'ON
M'A COUPÉ
LA JAMBE

MA VIE A
COMPLÈTEMENT
CHANGÉ...



POURTANT, JE ME
DEMANDE SI J'AI
BIEN FAIT...



HÉ OUI, C'EST QU'À PARTIR
DE MAINTENANT, JE VAIS DEVOIR
GAGNER MA VIE EN TRAVAILLANT...



AVANT, COMME J'ÉTAIS
DANGEREUX, LES GENS
M'APPROCHANT DEVAIENT
ÊTRE MUNIS DE SÉRUM
ANTI-VENIMEUX...



CE SÉRUM, C'EST L'INSTITUT
PASTEUR QUI LE FABRIQUAIT,
AVEC MON VENIN QUE JE LUI
VENDAIS TRÈS CHER CHAQUE
MOIS...



JE VIVAIS TRANQUILLEMENT
SANS TRAVAILLER...
TANDIS QUE MAINTENANT
JE VAIS DEVOIR TROUVER
UNE PLACE COMME
TOUT LE MONDE...



ET C'EST PAS FACILE DE
GAGNER SA VIE DANS CETTE
SOCIÉTÉ QUAND ON A UNE
JAMBE DE BOIS...

ÇA...



TOC TOC

FIN

LE PREMIER QUI
ARRIVE COMMANDE L'AUTRE

LE JOUR OU LES
USAGERS SE
RÉVOLTERONT CE
SERA TERRIBLE
POURQUOI ?



PARCE QUE RIEN
NE DISTINGUE UN
USAGER D'UN AUTRE
USAGER

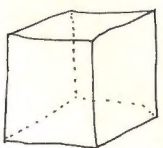


VOS SEINS ?
OH PARDON J'EN
FAISAIS PAS ATTENTION

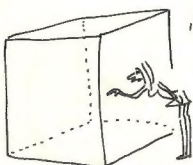


n'importe quoi

SI JE CROIS EN DIEU
C'EST POUR LUTTER
CONTRE L'ABSURDITÉ
DU MONDE



OH !
UN CUBE



IL N'Y A RIEN
DEDANS
AVEC UN T

WOLINSKI

le courrier de charlie

Je sais bien que la publicité est le meilleur truc pour faire un journal, mais de là à en faire pour « H », et surtout vous, c'est trop. Je veux croire que c'est pour montrer à vos lecteurs jusqu'où peut aller la connerie humaine que vous l'avez fait. Cet infâme torchon (que j'ai volé, mais oui professeur Choron, je me suis beaucoup entraîné aux kiosques où l'on cache honteusement Hara-Kiri sous des piles de Play-Boy et d'Ici-Paris) est un exemple d'onanisme mental particulièrement réussi : le style est insipide, les descriptions inexistantes (et pourtant, pour qui connaît l'Orient, de la Corne d'Or à Katmandou, il y a de quoi « dire »... !). Quant aux défécations philosophiques du guru-kali de prix unique qu'est Brigitte Axel c'est d'une bêtise vagissante et d'un misérabilisme digne de l'almanach Vermot (en moins bien encore !). On convie le lecteur, ce brave couillon payant, à s'extasier en pâmoison sur le nombril de l'auteur largement étalé d'un bout à l'autre du bouquin comme un saint scapulaire. Depuis la dernière sanie de Mauriac, je n'avais rien lu d'aussi niais. C'est bien la première fois que vous me décevez, car à part cette petite tâche syphiliforme j'en reveux, j'en redemande : mais par pitié, plus de minettes qui jettent leur gourmette par-dessus le temple des singes !

Cordialement vôtre : Raoul d'Aubier, Lyon.

PS : Je me relis, je suis encore en dessous de la vérité : « H », ça mérite pire que ça ; le Fémina, l'Académie, la belle rouge : à quand Brigitte Axel faisant la tournée des popotes au Tchad pour relever (?) le moral des troupes ?

N'en jetez plus !

A.

DANS UN FAUTEUIL

